

L'UNIVERS D'ALBERTINE SARRAZIN

A Thesis
Presented to
the Committee on Graduate Studies
University of Manitoba

In Partial Fulfillment
of the Requirement for the Degree
Master of Arts

by
Anne Katz
September, 1972

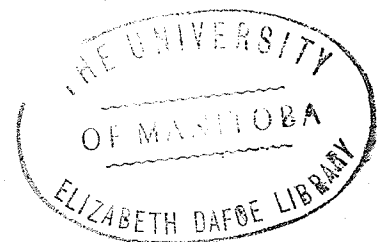


TABLE DES MATIERES

CHAPITRE	PAGE
INTRODUCTION	1
I. <u>LA PRISON</u>	4
Albertine Sarrazin devant les critiques littéraires	
La formation affective d'Albertine	
La prison	
II. <u>AU-DELA DE LA PRISON</u>	46
Au-delà de la prison	
Le rêve d'évasion	
Le rêve d'amour	
Le rêve de succès littéraire	
<u>CONCLUSION</u>	93
<u>BIBLIOGRAPHIE</u>	97

ACKNOWLEDGEMENTS

I sincerely thank Professor E.G. Marantz for her infinite kindness and encouragement. Her suggestions and advice were of immense value and the readiness with which she gave so generously of herself cannot be adequately acknowledged.

Also I thank Professor Padgett for his helpful comments.

INTRODUCTION

Albertine Sarrazin, un hors-la-loi "indomptable rebelle et tendre"¹, trouve son salut en le créant mot par mot avec sa plume. Dès l'âge de quinze ans, elle est, à tour de rôle délinquante, prostituée, lesbienne, ivrogne, voleuse. Elle passe presque toute sa courte vie mouvementée en prison. Elle exprime sa révolte d'une autre façon aussi; elle écrit. Et pour Albertine Sarrazin faire de la littérature n'est pas un jeu: c'est bien au contraire le seul moyen de se réaliser. Ecrivain doué, elle l'est sûrement. Elle manie son art et sa pensée d'une façon habile, et son journal de prison 1959, ses lettres et poèmes, ses trois romans L'Astragale, La Cavale, La Traversière, sont là pour témoigner de son talent. La liste n'est pas longue, certes, la qualité littéraire, inégale. La vie de la femme qui s'appelle Albertine Damien Sarrazin a de quoi nous scandaliser peut-être, mais c'est néanmoins une histoire passionnante. Seulement si nous nous y intéressons à ce point, c'est parce qu'Albertine Damien Sarrazin est avant tout et surtout, un écrivain. Et ce qui nous passionne et nous intrigue davantage, c'est que nous voilà devant une oeuvre inachevée, non pas parce que l'auteur n'a pas eu la force ou le désir de la terminer, mais plutôt parce qu'elle n'a pas pu le faire. Albertine Sarrazin

¹Y.A., "Indomptable, rebelle et tendre!" Le Canard Enchaîné, no.2350 (3 novembre 1965), 6.

est morte en 1967, âgée de moins de trente ans. L'oeuvre romanesque qu'elle nous a laissée est, pour une large part, autobiographique. Dans L'Astragale, La Cavale, et La Traversière, elle nous raconte, sans beaucoup les déformer, ses propres expériences. On se demande ce qu'elle aurait fait d'autre, car on a de la peine à croire que cette jeune femme, qui possédait d'indéniables dons littéraires, se serait tue, une fois cette source épuisée.

On ne peut pourtant affirmer qu'Albertine Sarrazin est un écrivain de premier ordre. Ses trois romans ont néanmoins assez de mérites pour nous permettre de la classer parmi les écrivains secondaires de cette deuxième moitié du siècle. La portée de son oeuvre romanesque est restreinte et d'un intérêt assez limité étant donné le caractère autobiographique et donc très personnel du fond. Le personnage principal des trois romans est une femme assez particulière qui vit à part, enfermée dans une prison très réelle et spirituelle à la fois. La solitude, l'incompréhension, le manque de liberté dont elle souffre, restent sur un plan plus concret qu'abstrait, plus réaliste que métaphysique. Dans sa description de la réalité extérieure et intérieure, Albertine Sarrazin ne prétend pas atteindre à une analyse de la condition humaine qui se veut universelle. Son histoire est très personnelle, elle ne parle que d'elle-même et non pas de l'être humain.

Sartre, Camus, Malraux ont étudié, eux aussi, la solitude, le désespoir, la liberté. Ce sont là des thèmes

que l'on dissocie mal d'une certaine vision de la condition humaine. Chez Sartre, Camus, et Malraux, ces thèmes ont vite fait de prendre une dimension cosmique et une valeur nettement métaphysique. Leurs analyses s'appliquent à l'homme; l'étendue de leurs oeuvres est donc vaste, profonde, et universelle. Ce sont des écrivains de premier ordre par l'originalité de leur vision et par la force de leur pensée. L'ambition d'Albertine Sarrazin est plus restreinte. Elle ne parle que pour elle et ne pense à aucun moment que son expérience soit celle de tout le monde. Son oeuvre se résume en l'étude de la vie et de la passion d'une seule femme. Ce sont ces limites assez étroites, et non pas une faiblesse stylistique, qui font d'elle un écrivain secondaire. Bien au contraire, c'est sa voix unique qui constitue en grande partie l'originalité de son talent, et qui force notre admiration, malgré des épisodes peu édifiants et le manque de variété qui caractérisent son art romanesque.

CHAPITRE I

LA PRISON

L'oeuvre d'Albertine Sarrazin n'a guère suscité de commentaires de la part des critiques littéraires. Ses romans ont fait sensation au moment de leur parution mais ce succès de "scandale" était peu fait pour avancer la cause d'un écrivain qui voulait qu'on la prît au sérieux. Monsieur Louis Barjon parle pour tous quand il décrit le genre de malaise qu'elle a provoqué chez les professeurs et hommes de lettres d'il y a dix ans:

On a fait quelque bruit, ces temps derniers, autour de L'Astragale et de La Cavale qu'Albertine Sarrazin vient de faire paraître coup sur coup aux éditions Jean-Jacques Pauvert. L'apparition de ces deux livres, aux yeux de quelques-uns tout au moins, prit les allures d'un scandale. Certes, le monde où ces livres nous introduisent est--c'est le moins qu'on puisse dire--d'une nature plutôt spéciale. Celui des repris de justice, des gens du milieu. On ne respire pas sans malaise l'atmosphère de ces maisons d'arrêt où voisinent des délinquantes de toute sorte. ¹

"Le pittoresque, l'affreux pittoresque" comme l'appelle R. Kanters en parlant de cette peinture de la vie en prison attire l'attention du public.² Objet de curiosité, une prisonnière qui écrit. Mais est-ce tout? Certains critiques, incapables de surmonter un premier mouvement de prévention, semblent méconnaître jusqu'à la qualité littéraire de ces romans insolites. C'est Monsieur Kanters qui formule la question essentielle quand il demande:

¹L. Barjon, "Le Cheval D'Herbebleau, L'Astragale et La Cavale," Etudes, (avril 1966), 502-510.

²R. Kanters, "Albertine ou L'Art de la Fugue," Le Figaro Littéraire, no.1021 (11 novembre 1965), 5.

Et si nous sommes émus en lisant ces romans, est-ce un effet de l'art ou un effet de notre bon coeur? En d'autres termes, Madame Albertine Sarrazin est-elle une prisonnière qui écrit, ou un écrivain qui sort de prison. (...) Je crois que c'est un écrivain et que ses écoles lui ont été bonnes. ³

La réponse nous indique que certains hommes de lettres au moins ne méconnaissaient pas l'importance de cet écrivain. Par contre, un critique des plus estimés affirme que la peinture de la vie quotidienne des mauvais sujets n'est guère un sujet digne en littérature. Le réalisme d'Albertine Sarrazin, sa franchise, mal compris par R.-M. Albérès, lui fournissent la matière d'une attaque imméritée. Voici son jugement:

Elle a du succès, Albertine Sarrazin. C'est une récidiviste du succès, comme ses héroïnes sont des récidivistes de la prison. (...) Cela se vend beaucoup, la prison des femmes, la vie de trimarde, de tricarde ou de clocharde. (...) Enregistrons cette mode. Depuis longtemps, l'histoire de mauvais sujets intéressaient le public. Verlaine (après Silvio Pellico, mais là, c'est autre chose) a été le premier à écrire "Mes Prisons", et cela nous a amenés jusqu'à Jean Genet. A partir de 1950, on passe des "mauvais sujets" aux "mauvaises Sujettes", et cela n'en constitue, pour des romans confessions légèrement scandaleux, qu'un meilleur sujet encore. L'attrait du génie crapuleux se féminise. Voilà une conquête imprévue des droits de la femme dans le dernier tiers du vingtième siècle. ⁴

Nous avons le droit de nous demander comment Albérès arrive à formuler un jugement si sévère. Si un auteur nous intéresse, si ses oeuvres ont du mérite esthétique et littéraire, comment peut-il l'attaquer tout simplement parce qu'il n'approuve pas sa conduite? Si le seul but

³Loc. cit.

⁴R.-M. Albérès, "Exposition Féline," Les Nouvelles Littéraires, no.2055 (19 janvier 1967), 5.

d'Albertine Sarrazin est de nous choquer, ou de faire oeuvre sensationnelle, on est peut-être justifié de la condamner. Mais il faut être sûr que c'est l'écrivain qu'on condamne et non pas la femme. Le passage suivant de l'article d'Albérès révèle qu'il s'agit nullement d'une critique impartielle et objective:

"Elle a bien fait, la petite chatte sauvage de 'déposer son bilan de voleuse' pour nous fournir un personnage littéraire vaguement croustillant," dit-il. "Ce bilan est rédigé à coups de griffes, les bons lecteurs aiment être griffés. (...) La Traversière est une confession ou une confidence--et les confidences ne sont jamais des roses sans épines. Il y a même des vicieux qui, dans la rose (ou l'églantine) n'aiment que les épines. Ce sont les lecteurs d'Albertine Sarrazin." 5

Pas content de condamner l'auteur, notre critique condamne ses lecteurs aussi! Son attaque trahit son goût personnel et son manque d'objectivité critique. Le fait qu'il n'aime pas les sujets dont traite Albertine Sarrazin, ne veut pas dire qu'elle est un mauvais écrivain. Il est évident qu'il ne partage pas le point de vue de l'auteur mais, en tant que critique, c'est son devoir d'évaluer avec impartialité ses dons littéraires. Quand il parle des roses et des épines, c'est une attaque spécieuse qu'on ne peut accepter. A notre sens, c'est R. Kanters qui voit juste quand il dit: "C'est un écrivain et (...) ses écoles lui ont été bonnes."⁶

⁵Loc. cit.

⁶Kanters, op. cit., p.5.

Pour mieux comprendre l'oeuvre d'Albertine Sarrazin, il faut d'abord considérer sa formation affective. Elle a très tôt connu une des plus dures écoles, la prison. La solitude, l'incompréhension, le manque d'affection et de liberté, voilà une définition de la prison dans le sens le plus large du terme et voilà aussi une description qui résume l'enfance et la jeunesse d'Albertine.

Née à Alger en 1937, d'une mère espagnole de quinze ans, elle a été abandonnée aussitôt. De son père on ne sait rien sauf qu'il était peut-être Algérien. C'est le Bureau de l'Assistance Publique d'Alger qui lui donne sa première identité, son nom. On appelle l'enfant, Albertine Damien. Rejetée par ses parents naturels, Albertine rejettera tout ce qu'on lui imposera et prendra tout ce qu'on lui aura refusé.

Adoptée à l'âge de deux ans par un couple âgé, (son père adoptif a plus de cinquante ans) la petite Albertine Damien devient Anne-Marie R... . L'adaptation est difficile de part et d'autre. Son père adoptif, le médecin-colonel R..., est un homme taciturne et intransigeant qui communique mal avec sa fille. Il passe ses journées à boire et à critiquer sa femme et sa fille. La mère, soumise, pleure, s'affole, essaie pourtant de faire de son mieux. Mais Albertine l'appellera toujours Mother, "ce qui traduit très bien tout ce que comporte d'«étranger» mon sentiment filial

nous dit-elle dans La Traversière.⁷ La jeune Albertine se trouve donc seule, dans un ménage de vieux où il manque l'affection, la tendresse. C'est un foyer stérile qui l'entoure et l'isole. Elle dit n'avoir eu de l'enfance que la cruauté, et dès l'âge le plus tendre, n'avoir connu que des déceptions sans nombre. Cette solitude et cette indifférence, le manque d'affection, le sentiment d'être entourée d'étrangers l'ont tous fortement marquée. L'enfance était une prison dont elle parle dans les termes suivants:

A ces souvenirs-là, je n'aime pas beaucoup penser; j'en parle du bout des lèvres avec agacement ou ennui: le jour où je me suis avisée du monde réel et sans rêve qui m'entourait, mon enfance est devenue un paquet de lambeaux tristes. 8

Quand Albertine avait dix ans sa famille a quitté Alger et s'est installée à Aix-en-Provence. Jeune fille sensible et intelligente, elle se rendait compte très tôt de la terne réalité qui l'étouffait:

"(...) je réintérais le morne et le pesant des jours," nous dit-elle, "j'étais la fille d'un couple de vieux, soudain tout m'ennuyait, me devenait pâle, j'avais des envies de casser, de battre (...)" 9

Très tôt, elle comprenait qu'elle était seule, qu'elle était prisonnière d'une solitude qui l'accompagnerait tous les jours de sa vie. Elle se disait:

... tu es seule pour toujours dans l'étroite cellule de toi-même. 10

⁷ Albertine Sarrazin, La Traversière (Paris: Jean-Jacques Pauvert, 1966), p.15.

⁸ Ibid., p.129.

⁹ Ibid., p.133.

¹⁰ Loc. cit.

Pour Albertine donc, cette existence, dont la solitude était l'élément fondamental, ne pouvait être qu'une prison.

Pourtant cette enfance fait naître chez elle l'esprit de la révolte, le refus de toute réalité qui nuit à son désir de liberté et d'indépendance. Elle commence d'abord, à l'aide de son imagination, par transformer la laideur qui l'entoure. Au début, cette tentative d'évasion prend la forme de rêves vagues et innocents:

"Moi, j'ai apporté mes fées, bien sûr," dit-elle. "Un jour comme un autre, un après-midi de vacances, que je passe accroupie sur un canapé crevé dans le pénombre du couloir où le bric-à-brac empilé jusqu'au plafond dresse pour moi un palais étrange, on se questionne et on se répond comme à l'ordinaire, ma cour et moi: je suscite ou j'évapore une foule scintillante et bienveillante, capricieuse, moi la fée je parle avec décision et grâce, les pieds cambrés dans des sandalettes, j'ai quinze centimètres de talons, un décolleté qui pigeonne..." 11

Mais c'est un rêve qui ne résiste pas longtemps à la triste vérité; tôt ou tard Albertine se retrouve plus emmurée que jamais dans sa solitude:

"Un déclic arrive du profond de moi-même, faisant écho dans mon univers et voici que j'amorce une chute interminable, sans retour, et au bout de la même seconde je reconnais ce que je suis: une fillette, assise devant un vasistas cadrant une cage d'escalier déserte, (...) seule dans la poussière lourde d'un grenier en été, dans ma robe cousue par ma mère, avec mes ongles sans vernis, mes bras maigres, ma poitrine plate, les barrettes de métal terne qui retiennent mes cheveux, seule. 12

Pour parer au manque, au vide qui l'accable, Albertine essaie ensuite de paraître plus intéressante à ses camarades

¹¹Ibid., pp.131-132.

¹²Ibid., p.132.

de classe. Elle a honte de ses parents âgés; quoi de plus facile que de s'inventer une famille plus attirante, car la petite fille malheureuse est tout aussi isolée dans le monde des écoliers qu'à la maison:

"Ah! elles allaient bien rigoler à la rentrée, les filles du pensionnat, quand je leur parlerais de ma chanteuse vêtue d'étoiles, ma belle maman qui gagnait des millions par soirée, de mes grandes soeurs, du trace de la serrure de la chambre conjugale!" dit-elle.¹³

Pour percer le silence qui l'accueille, pour forcer l'estime des pensionnaires, elle élabore des histoires fantaisistes:

Ainsi, à peine arrondie et tout juste réglée, j'empruntai mon premier traversier, une soi-disant précocité sexuelle...¹⁴

La belle chanteuse, le trou de serrure ne sont autre chose qu'un moyen de s'affirmer dans un monde qui ne veut pas d'elle.

Mais les solutions factices ne lui suffisent pas.

Albertine devient de plus en plus indisciplinée. Manifestant déjà son goût du mystérieux, sa soif de l'aventure, elle veut fuir cette vie fade qui l'emprisonne. Puisqu'elle est encore très jeune, elle n'arrive pas à formuler avec précision des projets susceptibles d'être réalisés:

"(...) je m'enfermais dans les armoires ou bien je m'échappais pour l'échappatoire," dit-elle, "j'emportais de quoi écrire et du papier que je rapportais vierge, je me gribouillais les yeux dans l'escalier: je voulais partir, mais où? Séduire, mais qui? Ecrire, mais quoi?"¹⁵

Ce n'est que plus tard qu'elle apprendra la réponse à ces questions.

¹³Ibid., p.133.

¹⁴Ibid., p.139.

¹⁵Ibid., p.135.

Au lieu de cela, elle fait son premier geste positif et renie ses parents adoptifs. Pour se forger une autre réalité il faut d'abord être libre:

"Il fallait partir, casser ce dialogue de sourds, m'enfuir en rejetant leur tendresse, en leur refusant la mienne," dit-elle. 16

Ayant décidé de se découvrir une identité conforme à ses propres idées et désirs, elle ne se sent aucunement retenue par des liens de famille inexistantes, car, explique-t-elle:

Ces gens-là ne m'avaient pas faites, je ne pourrais --le voudrais-je--jamais appartenir à eux ni à leur monde, je pouvais tout devenir, une crapule, une putain, une gloire mondiale, tout sauf leur digne fille. 17

Son refus de sa famille va de pair avec son refus des valeurs, des principes d'une société et d'un monde qui l'emprisonnent. Albertine se révolte donc, elle refuse de se conformer à un ordre préétabli et à un système de valeurs étranger à son expérience de la vie.

La conduite indisciplinée d'Albertine inquiète son père adoptif, qui la place au Bon Pasteur de Marseille, où elle prépare son baccalauréat. Plus enfermée que jamais, elle n'éprouve qu'un désir; de fuir. Elle a seize ans. Elle s'évade et monte à Paris. Là, elle retrouve son amie Emilienne, évadée elle aussi d'une maison d'éducation surveillée; et les deux filles essaient de se débrouiller toutes seules. Deux jours plus tard, elles sont arrêtées pour avoir tenté de voler

¹⁶Ibid., p.141.

¹⁷Ibid., p.136.

une marchande de magasin. Et c'est ainsi que commencent les nombreuses entrées et sorties de prison qui scanderont la vie d'Albertine Sarrazin.

Sans connaître ces quelques détails sur la formation affective d'Albertine Sarrazin, il nous serait difficile de comprendre son ardeur à vivre, à vivre pleinement. Son enfance malheureuse explique en partie ses fugues sentimentales et illégales, mais on ne doit pas s'arrêter là si on veut trouver la clé de sa nature et de sa conduite. Toujours prompte à se croire lésée de ses droits, elle va jusqu'à admettre:

Briser m'est bien égal, si c'est le prix d'un peu de progrès pour moi et mon amour. ¹⁸

Elle a choisi une attitude et des valeurs qui s'accommodent mal aux nôtres. Et elle dit:

C'est à nous de justifier ce qui nous arrive (...).
Le bon et le mal, notions aussi personnelles que réversibles selon le terrain, l'époque, la température. ¹⁹

Elle se croit donc en droit de forger du bien et du mal, et le bien, pour elle, est ce qui favorise le plein épanouissement de son être. Pourtant, il ne faut pas voir ni dans sa conduite, ni dans de telles déclarations, une condamnation de sa famille et de la société, car elle précise:

Je n'en veux à personne, pas même à moi. [...]. Non, une profonde ferveur un peu lasse, quelques tics de répugnance, (...) voilà ce que m'inspire ce monde, ce monde plein de soleil et de bariolage et ce monde de justice grise. Ce monde que j'ai voulu violer et qui

¹⁸ Albertine Sarrazin, Journal de Prison 1959, préface de Josane Duranteau (Paris: Editions Sarrazin, 1972), p.143.

¹⁹ Ibid., p.166.

sera bien obligé de m'accepter à la fin, (...). Vivre sans mépris et sans bassesse. Sans sécheresse, avec un immense et perpétuel chant de Beauté et de fantaisiste bonheur. 20

Sa jeunesse triste et fade lui a inspiré le désir ardent de vivre. Sa révolte n'est pas une négation de la vie, mais plutôt une affirmation intense de soi-même. Malheureusement, celle qui a voulu s'évader des murs imprisonnants de sa jeunesse afin de poursuivre ce chant de beauté et de bonheur, a également enfreint la loi et s'est heurtée à des murs cette fois-ci, très réels, très concrets, ceux de la prison.

L'oeuvre romanesque d'Albertine Sarrazin est nourrie de son expérience singulière. Elle a connu très tôt la prison et c'est la prison qui lui fournit la matière de ses romans. L'intrigue, les personnages et les événements s'inspirent de sa propre vie, de ces années passées dehors et dedans les prisons de France. Entre la réalité et la fiction, la distance est minime. Ses romans nous tracent, selon un ordre logique et chronologique, l'itinéraire suivi par l'auteur elle-même. L'Astragale et La Cavale, publiés en 1965, et La Traversière en 1966, forment une trilogie dont le principe unificateur est le thème de la prison.

Dans son premier roman, L'Astragale, qui sert de prologue à toute la série, Albertine Sarrazin nous initie au

²⁰Ibid., pp.166-167.

monde d'une mineure en "cavale". Anne, le protagoniste, raconte son évasion d'une prison-école et son bref retour à la liberté. En sautant du mur de la prison, elle s'est brisé l'astragale, un petit os du pied. Ramassée sur la route par un conducteur de motocyclette nommé Julien qui, lui aussi a connu la prison, elle s'embarque dans une aventure incertaine et précaire. Nous la suivons, d'abord dans son refuge provisoire chez Julien, où elle vit en cachette et clandestinement dans le "milieu", et ensuite quand elle entre à l'hôpital pour se faire soigner, avant de monter à Paris et aboutir sur le trottoir. Mais son évasion ne dure qu'un an, et le roman s'achève quand surgit le policier qui la ramènera à la prison.

La Cavale, suite logique de L'Astragale, est le roman de la prison, vue par la même jeune femme qui s'appelle maintenant Anick Damien. Journal intime beaucoup plus que roman, La Cavale nous plonge dans l'atmosphère des prisons et nous apprend les habitudes, les routines des détenues et les mille manières qu'elles ont de faire passer le temps. La laideur monotone de cette existence emmurée, l'évocation de situations parfois les plus scabreuses, tout cela, Albertine Sarrazin nous le raconte d'une façon vivante, gouailleuse. Pourtant elle garde toujours une certaine réserve, une pudeur dans l'expression qui rend sa peinture de la vie en prison plus saisissante encore.

Dans le dernier roman La Traversière, l'héroïne, nommée Albe cette fois-ci, vient de sortir de prison. Elle

attend son mari, Lou (c'est Julien, son "sauveur" dans L'Astragale et Zizi qu'elle a épousé dans La Cavale) qui lui aussi va être mis en liberté bientôt. Enfin libre, Albe a du mal à se réintégrer dans la vie prétendue normale. La route qu'elle a choisi n'est pas sans détours; elle est arrêtée pour avoir volé des boîtes de crabe et des bouteilles de whisky. Là voilà de nouveau en prison. Quatre mois plus tard, elle en sort et est réunie définitivement avec son mari. Cette fois-ci, elle renonce à son passé d'ermite et de voleuse,

"(...) je rentre au jour, en plein, de face," nous dit-elle, "me faire briser du applaudir." 21

Elle a décidé de se distinguer d'une manière plus digne est à la fin du roman, nous la voyons se consacrer à sa vraie vocation, celle d'écrivain.

Dans ces trois romans, Albertine Sarrazin nous révèle son talent incontestable d'écrivain réaliste. D'une voix savoureuse et souvent éloquente, elle raconte son histoire sans s'apitoyer sur son sort. Elle nous introduit dans son monde, ce monde si différent du nôtre, où la prison se dresse soit au premier plan, soit à l'arrière-plan de la scène. Omniprésente et envahissante, la prison forme le décor dans lequel évolue l'héroïne. Qu'elle s'appelle Anne, Anick ou Albe, elle ne peut échapper de l'emprise de la maison de détention.

²¹Sarrazin, La Traversière, p.11.

"La littérature des prisons," écrit Jean-Jacques Brochier dans un article sur Madame Sarrazin, "est devenue, surtout depuis quelque vingt ans, un genre littéraire. Comme autrefois, on troussait une ode ou un sonnet, aujourd'hui on raconte ses souvenirs de cellule. C'est dire que, comme tout genre fixé, la littérature de prison n'a le plus souvent rien de réaliste. (...) Albertine Sarrazin, c'est autre chose. (...) Les prisons, à l'intérieur des villes, sont protégées par une espèce de barrière de vide, qui leur permet d'exister sans que personne, sauf à y entrer, ne prenne cette existence en considération. (...) Les romans d'Albertine Sarrazin font éclater cette conspiration [du silence]. (...) Le meilleur dans ces romans, est que tout est raconté sans romantisme, sans phraséologie, pour serrer au plus près une réalité terriblement quotidienne et, pour le lecteur, complètement fantastique."²² A notre avis, ce critique a saisi un des aspects les plus importants de l'oeuvre d'Albertine Sarrazin--son évocation réaliste d'un monde différent du nôtre et qui, vu l'authenticité du témoignage, mérite d'être étudié. Anick, l'héroïne de La Cavale, enfermée dans le cercle clos de sa cellule, nous invite à regarder avec elle, à travers les barreaux, le monde qui l'entoure.

²²Jean-Jacques Brochier, "Oeuvres complètes d'Albertine Sarrazin," Magazine Littéraire, no.17 (avril 1968), 45-46.

Protagoniste et témoin détaché à la fois, elle nous fournit un lieu d'observation privilégié.

Sur le plan concret, l'étude de la vie en prison telle que nous la présente Albertine Sarrazin est un document social assez important. Précisons qu'il s'agit d'une description réaliste de la vie en prison et non pas d'une mise en question des institutions pénales. Par les attitudes de ses héroïnes et le genre de vie qu'elles mènent, Albertine Sarrazin nous démontre clairement qu'elle n'accepte pas les valeurs d'une société où, dès sa première jeunesse, elle s'est sentie étrangère. Elle accepte qu'il existe des injustices et même elle ne blâme pas le système judiciaire qui la condamne. Dans une lettre à un de ses admirateurs, elle explique son attitude de détachement:

"Il est donc inutile, à mon avis," écrit-elle, "de cotiser à des projets de réforme, de gueuler, de s'indigner, de jeter de l'encre, si l'on n'a pas les pouvoirs nécessaires pour faire évoluer ou dévier les lois. Nous sommes sous la loi, j'y suis revenue après de longues années de cavale et je choisis d'y rester. La loi ne coupe que les têtes coupables. (...) C'est au condamné de changer d'optique, puisque la justice, de toute façon, est, comme chacun sait, aussi aveugle que la fortune." 23

Soulignons donc que malgré ses fugues et ses vols dont la vie en prison en est le résultat ignominieux, l'auteur n'attaque pas la prison en tant qu'institution et ne pense pas qu'elle ait été injustement incarcérée. La prison fait partie de la

²³ Albertine Sarrazin, Lettres et Poèmes (Paris: Jean-Jacques Pauvert, 1967), pp.68-69.

vie qu'elle s'est choisie et c'est sur un ton résigné qu'elle nous dit:

Je ne hurle plus (...) Je regarde la prison, je scrute la vieille machine ... 24

C'est ce regard clairvoyant et impitoyable, dépourvu de toute idéalisation comme de toute arrière-pensée, qui donne à son oeuvre une très grande valeur documentaire.

Délimitons d'abord le cadre et l'atmosphère des maisons de détention qu'elle a connues. La Cavale nous en offre une description détaillée. Le premier tableau, celui d'une prison de régime collectif, dépeint un endroit froid, sale, étriqué, un espace clos quelconque, coupé du monde extérieur. Anick nous décrit son dortoir:

"(...) la cage est un pigeonnier," nous dit-elle, "car j'ai grimpé sans fin tout à l'heure et le sommet des arbres n'affleure pas aux fenêtres. (...) Le mur est à plaque et à boursoufflures: doit aller faire attention à la peinture, des usures noires tracent au-dessus des lits, là où on lime du cheveu pendant la lecture ou la couture du soir." 25

Dans l'atelier elle retrouve le même désordre, la même atmosphère déprimante, et partout des odeurs désagréables:

Sur l'appui des fenêtres, en rang, des oignons, des boîtes de Nescafé vides, des bouteilles de Dop mal vidées de leurs bulles; de fenêtre à fenêtre et frottant le mur, de placard à placard et frôlant les têtes, des guirlandes de coton tressé, avec des épingles à linge noirâtres soutenant des torchons très sales, des serviettes un peu moins sales; avec, sur les moins sales des moins sales, le slip que les raffinées y mettent à sécher chaque soir. 26

²⁴ Albertine Sarrazin, La Cavale (Paris: Jean-Jacques Pauvert, 1965), p.211.

²⁵ Ibid., p.15.

²⁶ Ibid., p.19.

Le morne climat de contrainte se définit sur le plan physique et spirituel par des termes tels que: froideur, saleté, obscurité qui évoquent indirectement et par contraste, la chaleur, la propreté et la clarté du monde extérieur. Prison incolore, atmosphère sinistre alourdie par le tabac et l'haleine fétide des détenues, voilà le cadre pourri de la "taule".

Vue de l'intérieur, la prison nous révèle un spectacle abject et écoeurant:

"L'envers des coulisses, c'est toujours dégueulasse," nous dit Anne, l'héroïne de *L'Astragale*.²⁷

Des êtres pitoyables, souvent grotesques, des activités répugnantes, voilà la réalité horrible qu'il faut affronter chaque jour en prison. C'est une existence dégradante qui ne devrait pas avoir le droit d'existence.²⁸ "Où Madame Sarrazin fait oeuvre d'écrivain et non plus de simple témoin," nous explique Monsieur Kanters, "c'est quand petit à petit elle nous fait comprendre qu'il s'agit d'un monde, d'un autre monde, séparé du nôtre, où la hiérarchie des valeurs et des sentiments est la même et en même temps plus du tout la même."²⁹

La scène où se joue la comédie humaine a, comme arrière-plan, la prison; l'orgueil, la vanité, l'avarice

²⁷ Albertine Sarrazin, *L'Astragale* (Paris: Jean-Jacques Pauvert, 1965), p.88.

²⁸ Sarrazin, *Journal 1959*, p.165.

²⁹ Kanters, *op. cit.*, p.5.

motivent les détenues mais, entre les murs d'une prison, ils se manifestent d'une manière assez spéciale. Les détenues ont créé un petit monde clos, régi par un code qui reflète leur propre échelle de valeurs. C'est un monde que nous, les non-initiés, trouvons peut-être bizarre, mais, vu sa nature et les conditions particulières qui ont présidé à sa création, il faut admettre que ce monde à part dans lequel nous introduit Albertine Sarrazin nous séduit comme malgré nous.

La prison impose aux détenues une vie artificielle de routines monotones et d'habitudes "bêtifiantes". La Cavale nous raconte en détail l'emploi du temps des prisonnières contraintes de vivre les unes sur les autres sans pouvoir vraiment agir. Comment remplir le vide? Comment faire passer les longues journées? On s'attache à un rien; on grossit tout et les choses les plus élémentaires prennent de ce coup une importance démesurée: la gitane, la tasse de Nescafé, la cantine. Aucune activité intellectuelle, aucune occupation utile. L'ennui est la seule constante de cette existence stérile. Les moyens de faire passer le temps sont limités; les prisonnières jouent aux cartes, font du crochet ou s'occupent des corvées--lessive, repassage, nettoyage--que la "matonne" distribue et qu'elles acceptent, le plus souvent, par indifférence. Reste les bavardages interminables dont les sujets ne varient guère:

"(...) elles [les détenues] ne connaissent guère que les recettes de cuisine," nous dit Anick, "ce qu'on mangera ce soir et comment on a digéré à midi; eh bien

sûr les petits potins."³⁰

Le dimanche, il y a la messe et les prévenues ont droit au parler les six autres jours, les condamnées le jeudi et le samedi. N'oublions pas non plus, les visites de l'avocat et de l'assistante sociale qui rompent la monotonie des journées. "Vie de stagnation et non-désir," conclut Anick.³¹

Pourtant, les divers moyens de communication entre les détenues des différentes sections de la prison, ou bien avec leurs amies hors de la prison leur fournissent des distractions d'une importance capitale. Comme leurs lettres sont censurées, les détenues ont créé un système complexe pour envoyer leurs messages. Si on veut communiquer avec les filles d'un autre atelier, on peut remonter les "biftons" du dortoir d'en dessous par un fil. Ainsi, Mauricette, une des détenues dans le dortoir d'Anick, grimpe à la fenêtre et, nous explique l'auteur:

"Une fois bien calée, elle se met à siffler 'Le Petit Navire', sort de sa ceinture un bobineau de coton à tricoter, et le dévide à l'extérieur sitôt le refrain repris par un autre sifflet au-dessous des fenêtres," dit-elle. "(...) Mauricette saute à terre, un paquet de bafouilles lestant son filin. Elle fait le vague-mestre, de lit en lit: "Pour toi ... Pour toi ... non, ma poule, rien ce soir ..." ³²

Une autre méthode de correspondance, c'est de cacher les lettres dans les articles que l'on cantine. Ainsi Maria trouve des messages dans des bonbons, et Anick reçoit du courrier

³⁰Sarrazin, La Cavale, p.438.

³¹Ibid., p.21.

³²Ibid., p.16.

de son mari dans des tubes de moutarde ou de sauce tomate, ou des plaques de chocolat. Pour passer les lettres dehors, on les met dans des tubes du nivéa ou bien on les dissimule dans les vêtements d'une sortante qui les expédie ensuite à leur destinataire. Les visites au tribunal offrent aux détenues une occasion de plus de "biftonner":

"(...) la seule planque sûre, c'est in the vagin," explique Anick, "(...) sous triple plastique, c'est absolument étanche." ³³

Elle va aux toilettes, sort sa lettre et la donne à son mari qui, à son tour, l'embrasse, et nous dit Anick:

Nous voilà enlacés dans le traditionnel baiser panoramique, au cours duquel un minuscule colis est acheminé vers ma gorge; je le bloque au passage, je le pousse avec la langue dans un coin de joue ... ³⁴

A part ces moyens d'échanger des messages écrits, les détenues ont inventé des méthodes pour converser avec les filles dans les autres sections de la prison. Si deux complices veulent s'entretenir, on frappe à la cloison. Par exemple, presque chaque soir Aliette, qui partage le dortoir d'Anick, parle avec une coinceulée de l'atelier du bas. Elle s'enferme dans la cabine des toilettes et observe Anick,

(...) dans les chiottes, les deux dames semblent s'entendre le mieux du monde (...) Je me demande si, pour intercepter correctement, il s'avère nécessaire qu'Aliette se foute carrément la gueule dans le trou, ou bien s'il lui suffit de rester là, le front levé, comme certaine Pucelle. ³⁵

³³Ibid., p.288.

³⁴Ibid., p.398.

³⁵Ibid., p.42.

Il existe, pourtant, un moyen de communication plus agréable. A la messe, on tousse à des passages désignés d'avance et ainsi on arrive à saluer les hommes qui eux aussi y assistent:

"(...) quand l'hostie s'élève, je compte, lentement jusqu'à dix, après quoi je fais hum-hum-hum et Zi répond dix secondes plus loin," dit Anick. 36

En prison, où les possibilités de meubler le vide des heures interminables sont très restreintes, ces quelques distractions rendent cette existence emmurée un peu moins pénible. Coupées du monde extérieur et aussi des autres qui vivent dans la même prison qu'elles, les détenues essaient de leur mieux de ne pas perdre tout contact humain. Admettons que c'est une tâche difficile, et parfois dangeureux car, ayant limité le droit de communication, la prison surveille d'un regard hostile et peu indulgent, les activités des détenues.

Le manque d'argent donne aux biens à troquer une importance démesurée et crée des relations économiques très complexes. On trafique et ce qu'on ne peut pas acheter avec de l'argent, on achète par le travail. Quand l'argent d'Anick est bloqué, c'est elle qui chauffe l'eau pour le café et qui écrit des lettres pour les prisonnières analphabètes. Elle l'explique ainsi:

Oh! Je me passerais bien de faire des tulipes sur les lettres, d'écrire les lettres et de timbrer les lettres. Seulement, comme je ne peux pas me passer de fumer et de boire du Nes, il faut bien que je paie mon écot. 37

La privation et la mesquinerie qui en résultent, créent une

³⁶Ibid., p.307.

³⁷Ibid., p.87.

atmosphère étouffante:

On trafique, on chuchote, on ment. C'est l'atmosphère du perpétuel complot, du secret que tout le monde connaît et commente, sans que cessent de s'échanger, entre deux murmures, les serments de silence sur la tête des enfants, du mari ou du chien. Sans compter l'inévitable présence de deux ou trois balancettes, pour faire la jonction entre lesdits secrets et l'administration pénitentiaire, voire la magistrature.³⁸

En prison, la duplicité fait partie intégrante de la vie collective. Dans la première maison de détention où elle est enfermée, Anick se lie avec Maria, une autre prisonnière. Elle lui raconte son projet d'évasion. Un jour celle-ci l'accuse d'avoir répandu leur secret à travers toute la prison:

"Toute la taule est au coup," dit Maria, "l'atelier du bas, le service, tout le monde quoi. Et dans les détails: la corde, la fenêtre du dortoir ..."³⁹

La coupable, on le découvre, est Gina, une détenue de leur atelier qui a surpris leur conversation un jour et qui, pour se faire valoir, a trahi leur secret. Ainsi, il est impossible d'avoir une vie privée; rêves, biens, lettres, amies, tout appartient à la communauté:

"Je devrais, comme toute détenue qui se respecte, lire à voix haute le courrier des amis, porter sur mon sein la photo du chéri, l'exhiber à tout bout de champ, (...) ou bien, lorsque l'atmosphère tourne au clan, faire passer mes bafouilles à celles qui ont la faveur du moment ..." nous informe Anick.⁴⁰

On n'est donc plus un individu, ayant ses propres droits, sa propre identité. Il faut tout partager.

³⁸Ibid., p.40.

³⁹Ibid., p.118.

⁴⁰Ibid., pp.86-87.

La solidarité entre détenues, même celles qui se jurent une éternelle fidélité, est assez précaire. Chacune se méfie de l'autre. Et même les voleuses ont peur d'être volées:

"Abandonnées avec une fausse négligence, les boîtes de cigarettes et de Nes sont là," nous dit Anick, "sur la table, à la disposition de tous; mais sans cesse, du coin de l'oeil, le propriétaire recense l'alignement de sa boîte à clopes, sa kawa, ses filets, et fait chaque matin l'inventaire de son carton en faisant mine d'y chercher quelque chose d'urgent." 41

En prison, où les conditions de vie sont élémentaires, pour ne pas dire primitives, il n'est pas étonnant que chacune vive pour soi.

Pourtant il existe un code d'honneur rudimentaire qu'observent les détenues. Bien sûr il ne faut pas y chercher un altruïsme sans tache, car si elles aident une autre, c'est souvent qu'elles veulent occuper une position de supériorité. Et Anick elle-même nous met en garde:

"(...)les filles vous aiment bien davantage lorsqu'elles vous assistent que lorsque c'est vous qui les faites bouffer," remarque-t-elle, "elles savent qu'il leur est loisible de continuer à vous aimer ou non." 42

Leurs mobiles sont donc ambivalents. Mais tout de même, un certain sentiment de fraternité les rapproche en des moments de crise. Quand une des leurs traverse une crise très grave, les détenues font de leur mieux pour la soulager. Par exemple, quand Anick apprend que son argent a été saisi,

⁴¹Ibid., p.155.

⁴²Ibid., p.21.

elle faillit s'évanouir. Et elle observe:

Les filles oublient que leur place c'est leur place, et elles me font étendre sur tout un banc, versant de la flotte sur ma tête (...) Quelque part, tout près, j'entends un bruit familier: une cuiller qui fait valser le couvercle d'une boîte de Nes. (...) Ces femmes-là comprennent tout de suite ce qu'il faut faire dans ces cas-là." 43

L'existence qu'on mène en prison conduit toujours à une impasse. Anick n'y trouve personne de sa taille, personne qui partage ses goûts et ses attitudes:

"La plus grande souffrance ici," nous explique Albertine Sarrazin, "exister au centre d'un monde sans odeur et sans finesse, ne jamais percevoir une vibration de subtilité ou de saugrenu répondant aux miennes, entasser et ne pouvoir partager. Enfer de la minuserie!" 44

La minuserie est le mot dont se sert l'auteur pour caractériser les habitués de la prison: détenues et gardiennes sont, chacune à sa façon, marquée par le régime pénitencier. Et Anick qui n'est "ni logique, ni équilibrée, ni sociable" 45 doit faire sa peine en compagnie d'autres détenues dont la présence l'importune:

"Jeune, vieille, intelligente, sotté, fauchée, crâneuse, qu'elle soit, il faudra que je me la farcisse quand même," nous dit elle. "Accepter, pallier toujours." 46

Elle découvre que l'inertie et la dissimulation sont seules à la protéger contre des médiocrités et des laideurs

⁴³Ibid., p.35.

⁴⁴Sarrazin, Journal de Prison 1959, p.111.

⁴⁵Sarrazin, La Cavale, p.86.

⁴⁶Ibid., p.225.

quotidiennement côtoyées.

Simone, "la betterave", nous offre un exemple frappant de la détenue dénuée d'esprit et d'imagination. Crasseuse, grossière, menteuse et bête, Simone se distingue par sa petitesse et par sa médiocrité. C'est son caractère vulgaire, beaucoup plus que sa laideur physique qui nous inspire du dégoût. La fréquentation obligatoire de Simone, cet être minable, représente un des aspects les plus pénibles de la vie collective. Et constate Anick:

(...) la vague émotion qui pourrait m'envahir à la vue d'une existence aussi rotée devient de l'agacement, justement parce que Simone essaie de m'émouvoir. (...) À dégager, Simone: dès cet instant, je déclare ses oreilles ennemies et sa bouche dangereuse." 47

Simone, vient de la campagne, ce qui explique en partie le mépris d'Anick pour cette femme:

"Dans sa logique de paysanne," remarque-t-elle, "avec sa mentalité de betterave, comme toutes les ivrognesses au gros rouquin, elle est arrivée ici avec en exergue le célèbre: "y m'ont enfermée y zont qu'à me nourrir." 48

Ce n'est pas son manque d'instruction qu'Anick lui reproche, mais plutôt son esprit borné et mesquin. Simone est une femme paresseuse et stupide; c'est son caractère et non pas ses origines paysannes qui exaspère Anick. Elle n'est même pas une voleuse digne de sa profession car, nous informe Anick:

Le recel de poireaux vaut bien le recel de bijoux, le moindre bijoutier est assuré, on lui rembourse sa pacotille, tandis que le propriétaire de poireaux ... Non, le voleur de poireaux déshonore la profession. 49

⁴⁷Ibid., pp.231-232.

⁴⁸Ibid., p.239.

⁴⁹Ibid., p.232.

Cette citation nous aide à définir le code d'Anick; selon sa propre échelle de valeurs, le type de voleuse que Simone représente, occupe le rang le plus bas. Simone n'a pas une seule qualité qui la rachète et, conclut Anick:

Je pense que sa valeur, toute musculaire, est annihilée par tout ce qui, en elle, est resté négatif: elle a eu des gosses, un mari, elle a eu mille occasions d'apprendre, mais elle est née et mourra betterave.⁵⁰

Anick exprime ici sa propre philosophie; malgré les obstacles, il faut essayer de s'affirmer, d'agir d'une façon positive. Simone se complaît trop dans la laideur et la bêtise, elle ne s'attache à rien, ne lutte contre rien. C'est une personne nulle et dont la présence ne fait que mieux souligner l'affreux néant de la vie carcérale.

Pour nous convaincre que Simone sera toujours "betterave", Albertine Sarrazin nous brosse, avec un réalisme agressif, le portrait d'une grand'mère crasseuse qui partage leur cellule et à laquelle Simone ressemblera dans une trentaine d'années. Simone et la grand'mère appartiennent à la catégorie des crasseuses:

"Subdivision:" précise Anick, "les crasseuses-par-accident, celles qui ont passé une nuit au poste sans pouvoir se nettoyer, et les crasseuses-par-incrustation, toute la gamme: depuis la grande coquette qui ne se démaquille jamais jusqu'à la besogneuse qui assimile le bain à un luxe de vacances." 51

L'âge de la grand'mère excuse peut-être son état lamentable et explique aussi l'attitude compatissante d'Anick. La

⁵⁰ Ibid., p.247.

⁵¹ Ibid., p.227.

grand'mère n'inspire pas de dégoût à Anick qui regarde avec pitié cette vieille femme couverte de crasse et de grains de blé. Même c'est elle qui s'occupe de ce "pauvre tas d'os et de poux"⁵² et la grand'mère, incapable de rien faire, accepte volontiers qu'Anick la lave et la "déparasite". Simone, par contre, se vautre dans la saleté:

"Simone," nous dit-elle, "trouve et trouvera toujours de nouveaux faux-fuyants pour éviter de se débarbouiller."⁵³

Elle finira par être aussi sale que cette vieille femme; ayant eu à choisir, son choix est impardonnable.

Le portrait de Simone nous fait comprendre ce qu'Albertine Sarrazin veut dire quand elle parle de l'enfer de la minuserie. Simone est la minus par excellence. Elle représente tout ce qu'Anick refuse. La bêtise, la médiocrité, la complaisance et l'absence totale de toute qualité estimable comme de tout sentiment d'honneur qui caractérisent la conduite et les attitudes de Simone, font exploser Anick, car ses valeurs à elle et sa philosophie sont tout le contraire de celles de Simone.

Anick, comme l'auteur, ne peut donc participer au spectacle immonde qui se déroule autour d'elle, et elle se tient à l'écart. Sa règle de conduite cardinale, c'est de "ne jamais surtout se laisser tacher par les coeurs grossièrement taillés ..."⁵⁴. Anick s'isole donc parce qu'elle

⁵²Ibid., p.256.

⁵³Ibid., p.227.

⁵⁴Sarrazin, Journal 1959, p.117.

a peur de s'avilir:

"(...) je me sauve dans mon cercle de silence," nous dit-elle, "j'en suis le centre, les tangentes me frôlent sans me blesser: tangentes méchantes, moqueuses, égoïstes." 55

La solitude, étant la négation d'un milieu hostile et antipathique, a donc une vertu positive.

Pourtant, il y a quelques amies qu'elle laisse entrer dans son monde clos. Maria, avec ses manières effacées et silencieuses, rend l'isolement moins pénible, et Anick chérit cette présence comme un cadeau précieux:

"Personne ne doit savoir, personne ne doit pouvoir balancer combien j'aime Maria. Dans une taule collective, il faut cacher ses amitiés plus soigneusement que ses haines," dit-elle. 56

Pourquoi choisit-elle Maria comme amie? Latine, brune, cette femme gracieuse et tendre complémentaire à la perfection la personnalité d'Anick. D'abord, toutes les deux se trouvent dans la même situation:

"(...) il y a d'elle à moi une affinité dans l'emmerdement," observe Anick, "ses sous sont bloqués, comme les miens. Et les mandats de la mamma, ceux des amis qu'elle n'a pu faire prévenir, les valeurs placées à l'extérieur, tout a pris le chemin du Trésor." 57

En plus, Maria lui ressemble au physique, et quand Anick lui prête une de ses jupes, elle nous dit:

Ça me plaît de regarder ma jupe sur Maria comme dans une glace. 58

⁵⁵Sarrazin, La Cavale, p.154.

⁵⁶Ibid., p.123.

⁵⁷Ibid., p.59.

⁵⁸Ibid., p.60.

Elle regarde Maria et elle se voit. Elle se reconnaît même dans le comportement de cette femme:

"Elle exprime sa lassitude," nous informe-t-elle, "dans cet air flingué, cette constante rectification de la courbe du dos que je sais aussi." 59

Anick cherche une alliée, quelqu'un qui l'aidera à tromper l'ennui. Lasse de lutter toute seule, elle fixe ses espoirs sur Maria.

Le portrait de cette femme est donc en quelque sorte un double de celui d'Anick; Maria, en tant qu'individu, n'existe pas. Elle est le point de départ d'un rêve de bonheur, de soleil et de liberté:

"Qu'est-ce que je risque, ici, à me payer une petite saison italienne?" se demande Anick. "L'idée du voyage est séduisant ..." 60

Autour de cette image, plus conforme à ses propres rêves qu'à la réalité, elle brode un conte de fée et les voilà déjà en route pour l'Italie:

"Pendant que je conduirai, Maria bercera son fils, assise à côté de moi; pour lui la boîte à gants sera bourrée de bonbons; Italie, les petites chaussures qu'on fait là-bas si belles ..." imagine-t-elle. 61

C'est ainsi que, pour quelques moments, Anick oublie l'angoisse d'être seule, d'être prisonnière. Maria lui offre le moyen de s'évader de la réalité, de faire passer plus vite le temps interminable. Cet être illusoire n'a qu'une fonction: elle nous aide à mieux comprendre Anick.

⁵⁹Loc. cit.

⁶⁰Ibid., p.61.

⁶¹Ibid., p.156.

Il en est de même de Nicole, une jeune détenue qu'Anick rencontre dans une autre prison. Tout comme Maria lui renvoyait l'image d'elle-même en liberté, Nicole la fait penser à l'adolescente qu'elle avait été. Le portrait qu'elle en trace est celui d'une Anick jeune et bouillonnante:

"... elle semble crâne, enthousiaste, un peu cynique, un peu sentimentale; habile de ses mains et ne voulant rien foutre, habile de sa tête et sachant jouer à l'imbécile." 62

Elles ont en commun les mêmes goûts et le même idéal: chacune veut sortir de la prison et rejoindre son bien-aimé. Or l'âme de Nicole est en prison tout comme celui d'Anick. Anick se sent attirée à cette jeune fille comme elle avait déjà été attirée à Maria et pour quelques-unes des mêmes raisons:

"Nicole est sans pognon," dit-elle, "sans fringues, sans le moindre objet personnel; elle semble copiner avec la solitude et avoir une bonne couche de fierté; je peux guider Nicole là où j'accompagnais Maria..." 63

Anick veut jouer le rôle de soeur aînée. Jeune, elle n'a jamais eu personne pour la guider, pour l'encourager. Et Nicole est encore impressionnable, malléable même; Anick pourra la modeler d'après sa propre image. Elle essaie donc de lui inculquer sa philosophie de vie:

"(...) j'explique à Nicole la saloperie des gens," nous dit-elle, "et le parti qu'il faut en tirer, (...) je lui dis la barrière, l'inutile des explications: 'Nous devons nous faire renards, Nicole, et au bon moment bondir et mordre comme des loups...'" 64

⁶²Ibid., p.276.

⁶³Ibid., p.278.

⁶⁴Ibid., p.315.

Anick prétend jouer un rôle important dans la formation affective et spirituelle de cette jeune fille. Nicole lui appartient; elle est une partie d'elle-même et quand cette fille fréquente les autres détenues de son âge, Anick est non seulement jalouse, elle se sent lésée:

"(...) mon amitié (...) par moments s'éveille et se crispe," nous informe-t-elle, "par exemple quand l'une des assistées de l'équipe dit rondement: 'Allez, grande, prends une pipe' (...) ou quand Nicole rit à leurs plaisanteries." 65

Anick ne veut pas qu'elle ressemble aux autres prisonnières. Comme elle, Nicole doit se tenir à l'écart et refuser de fréquenter ce qu'elle appelle "le clan betterave".

Anick se rend compte pourtant que son amitié avec Nicole comme avec n'importe laquelle des prisonnières, ne durera pas. L'amitié, la vraie, est impossible en prison:

"Nicole sera seule," remarque-t-elle, "puis il arrivera une autre Anick, et la vie continuera, et la taule, et l'amitié éternelle." 66

L'expérience de la vie en prison ne souligne qu'une chose, notamment que la détenue est condamnée à vivre seule. L'amitié entre détenues est de courte durée, sujette comme elle est au rythme infernal d'un temps carcéral:

"Comme une gosse nègère bien réglée," réfléchit Anick, "chaque jour la taule baïlle, gueule, mange et s'écroule à heures fixes. (...) Une fille se casse, en transfert ou en provisoire, ou bien en définitive, (...) ça ne fait pas grande différence en nos coeurs. On ne vient pas ici pour se faire des amies, mais pour faire sa peine." 67

⁶⁵Ibid., p.309.

⁶⁶Ibid., p.345.

⁶⁷Ibid., p.86.

C'est la prison qui détermine finalement la nature de leurs rapports et qui, très souvent, empêche la création d'une solidarité permanente. Les conditions de contrainte, l'atmosphère étouffante, et le manque de stabilité scient, d'une façon brutale, les liens fragiles d'une amitié qui est inévitablement vouée à l'échec. Au fond donc, même entre détenues vivant ensemble, il n'y a pas moyen de vaincre la solitude; la prison est un monde stérile et vide, c'est un monde sans lumière et sans espérance. On y existe, mais c'est tout.

Ces tristes lieux sont pourtant animés par le va-et-vient continuel du personnel de la prison et des représentants de la justice: surveillantes, avocats, policiers. Système structurée, ayant son code à elle, la prison crée des relations formelles, souvent peu sincères, entre les détenues et les employés de l'administration pénale.

La gardienne est un élément fixe du cadre gris et monotone de la prison. C'est elle qui fait observer les règlements et qui régit l'exécution du cérémonial pénitentiaire. Son rôle est de surveiller les détenues et de maintenir l'ordre et la discipline--bref, la "matonne" est l'incarnation même du système répressif, et par extension, de la prison. Pour la détenue qui doit subir de nombreuses fouilles, et obéir aux règlements souvent pointilleux, il est assez difficile de distinguer entre la femme et son rôle contrariant:

"Bien sûr," remarque Anick, "elle me fouille toujours avant de monter au dortoir, elle ne manque jamais de vérifier si le couteau de cantine et la cuiller sont bien posés visiblement sur la table, et je dois souvent remettre de l'ordre dans mon placard bouleversé par une fouille nocterne, parlez d'une joie au réveil. Mais le règlement fait partie de même Chef, elle l'endosse avec sa blouse pour ne le quitter que le soir; et plus que ses gros yeux, c'est sa blouse qui me tracasse." 68

Afin de mieux souligner le rôle qu'elle joue, la "matonne" porte l'uniforme administratif. Sa blouse consacre sa position de supériorité, et empêche Anick de se rapprocher d'elle car la prisonnière n'arrive pas à dissocier l'uniforme et la femme. Il est donc significatif d'entendre Anick décrire ainsi la gardienne d'une prison où elle a été transférée:

Le Règlement, le sain règlement épurateur de fouilles, me fait encore quelques farces (...) mais jamais règlement ne fut si gentiment traduit: la matonne, que je connaissais très peu (...) ne porte pas sa blouse administrative, et cette allure sympathiquement civile s'accompagne d'une voix douce et polie, elle est souriante et sans questions. 69

(C'est nous qui soulignons).

Avant même de connaître le caractère de la gardienne, Anick s'en est donc formé un jugement favorable, car l'absence de l'uniforme révèle, mieux que tout autre trait, un être compréhensif et humain.

Pourtant ce n'est là qu'une image fondée sur les apparences. L'opinion initiale d'Anick, renforcée par l'image d'une gardienne compatissante en tenue civile, la trompe. Elle oublie que l'uniforme n'est que le signe extérieur d'un pouvoir réel. Il importe peu en dernière analyse que la

⁶⁸Ibid., p.207.

⁶⁹Ibid., p.359.

gardienne le porte ou ne le porte pas, c'est son métier qui déterminera ses actions et qui définira ses rapports avec la détenue. Figure d'autorité, elle représente les intérêts de la prison et non ceux de la prisonnière. C'est cette dure vérité qu'Anick découvre cachée derrière l'amabilité apparente de la "matonne" appelée Matuchette, quand celle-ci lui demande de remplacer Lerouge, fille de service et bonne à tout faire. Alors Anick se rend compte qu'on l'a eue:

"Patate que j'étais!" nous dit-elle, "Je croyais à de l'intérêt, à de la bienveillance, je prenais leurs mesures en finesse, alors qu'eux, tout simplement me classaient ... Bien avant le départ de Lerouge, j'étais désignée pour la remplacer. Et je me demande si Matuchette elle-même n'y a pas mis son grain de sel, je doute de tout, je crois à tout. Elle me laissait m'épiler et me gribouiller les yeux, elle riait gentiment de mes manies, de mes rouspétances, de mes petites incursions anodines hors de la règle, elle m'amadouait ..." 70

(C'est nous qui soulignons.)

La fausse gentillesse de la gardienne faisait donc partie du jeu et comme tous ceux qui dépendent de quelque manière que ce soit de la prison et qui ont un rôle exemplaire à jouer dans le spectacle qui s'appelle "administration de la justice", elle s'est cachée derrière un masque d'hypocrisie. Et fatalement Anick se trouve de nouveau seule et encore plus méfiante des autres. Mais elle reconnaît qu'elle a été la victime de sa propre faiblesse:

Je pourrais toujours me dire que j'ai cédé pour en tirer profit, et non parce que j'avais tout simplement envie de céder. Et pourtant, tout m'y a doucement poussée: ces semaines de cellule, où je n'étais

⁷⁰Ibid., p.458.

astreinte à rien, où je vivais à ma guise, l'amitié de Lerouge, l'amabilité de la dame [Matuchette] ... J'avais oublié le plafond, je m'envolais, je me sentais légère, attendrie, presque reconnaissante ... Et pan, j'ai rencontré le plafond, je m'y suis heurté salement la caboche. ⁷¹

Anick ne peut se mentir, et donc elle ne blâme personne pour ses propres déceptions. Elle avait voulu oublier la réalité sordide qui la cernait; son refus de la laideur n'était qu'un aveuglement passager. Et devenue fille de service, elle renonce une à une à ses illusions trompeuses.

Il lui est pourtant difficile d'accepter sa situation et les gens qui l'entourent. Si elle avait été trop méfiante à l'égard de "mâme Chef" ou bien si elle avait eu trop de confiance en Matuchette, c'était parce qu'il lui était "difficile de disséquer: têtes de surveillantes, têtes de filles d'hôpital, têtes à vilains milieux, comment y départager l'humain, la vacherie et la petite fleur? Moi je suis prisonnière," dit-elle, "la peine est dégoûtante, l'apparence exécrationnelle; et je ne puis en excuser ni en accuser personne ..." ⁷². Non seulement l'amitié est-elle impossible en prison, mais il est défendu à la prisonnière de connaître autrui; Anick est seule.

C'est donc d'un regard subjectif, mais dans la mesure du possible, lucide, qu'Anick observe les chefs:

"Ce type d'humanité vaut quand même qu'on en parle un peu," nous dit-elle. ⁷³

⁷¹Ibid., p.459.

⁷²Ibid., p.198.

⁷³Ibid., p.204.

De son point de vue privilégié, elle dépose un témoignage qui ne manque pas d'objectivité, car la prisonnière ne dissimule ni les bontés, ni les faiblesses de ses geôliers.

Ainsi elle s'empresse de noter que la gardienne se montre parfois très compréhensive dans ses rapports avec les détenues. Quand il s'agit d'un geste sincère et charitable de la part de qui que ce soit, Anick est prête à le reconnaître pour tel. Alors quand "mâme Chef" lui permet de faire la grasse matinée le lendemain de son mariage, elle apprécie ce geste de bonne volonté:

"Je n'avais jamais vu le Chef accorder le lit à une femme," nous dit-elle, "au milieu de la journée, comme ça, sans avis médical, sans que j'eusse même à justifier de migraine épaisse ou de règles hémorragiques; dans les prisons, c'est ouste-à-l'hostau ou crevez-assise sur votre tabouret." 74

C'est souvent par de telles concessions qu'une gardienne fait preuve de bon coeur. Par exemple, "mâme Chef" n'aime pas voir ses prisonnières en tenue de droguet et laisse leurs robes à toutes, sans distinction. Matuchette, pendant les vacances du Chef, permet aux prisonnières de faire leur promenade ensemble. Et quand elle fait sa ronde la nuit, s'il y a assez de lumière, elle n'allume pas:

"La façon de manier l'interrupteur et le judas est révélatrice," conclut Anick, "beaucoup plus que les mots, faussés par la situation, du caractère de nos petites matuchettes." 75

⁷⁴Ibid., p.272.

⁷⁵Ibid., p.388.

Pourtant, la gardienne ne peut s'échapper de sa situation, c'est-à-dire de son métier. Souvent elle en abuse. Protégée par sa position de commande, elle détourne à son profit personnel le travail des détenues:

"Elle désire des détenues," observe Anick, parce que c'est tout avantage pour elle, passée la corvée de la fouille d'arrivée elle n'a plus de boulot avec dix qu'avec une, et dix peuvent lui rapporter davantage."⁷⁶

Une prétendue bonté, donc, peut cacher la cupidité pour ne pas dire la malhonnêteté des gardiennes. Même Matuchette, "la gardienne en or", exploite Lerouge, faisant réparer ses effets personnels par l'ancienne fille de service:

"J'ai vu Lerouge réenfiler les perles d'un collier de la dame, par ordre de grosseur; tailler des jouets dans des droguets volés au vestiaire pour les gosses de la dame..." dit Anick. ⁷⁷

Si agréables que paraissent de tels services, il s'agit de la part des gardiennes de faire preuve d'une autorité presque tyrannique. Leurs détenues doivent être soumises et humbles et quand Anick, qui refuse toute servilité, nous décrit la cour que lui fait "même Chef", on voit à quel point sa lucidité sert son esprit d'indépendance:

"Elle me fréquente," constate-t-elle, "non par amour, mais par une sorte d'esprit de possession: je suis confiée à sa garde, je lui appartiens corps et biens." ⁷⁸

Et quand Anick s'obstine dans son refus, elle nous dit:

Même Chef est devenue une manière de Marie Antoinette toute bouffante des hommages hypocrites; je n'ai par voulu me vautrer dans l'herbe avec le reste de la cour

⁷⁶Ibid., p.207.

⁷⁷Ibid., p.457.

⁷⁸Ibid., p.209.

pour lécher les pieds de la reine, et celle-ci, peu à peu, m'a rayée de son estime et de son intérêt, (...) parce que la reine n'aime pas les sujets qui échappent à son emprise. 79

La gardienne, telle que l'héroïne nous la dépeint, n'est nullement exempte des petites jalousies et des rivalités ignobles qui caractérisent le commun de mortels.

En fin de compte, les rapports entre gardienne et détenue nous révèlent de part et d'autre non pas des attitudes types mais des traits de caractère humains et universels. Les plus fortes dominent les plus faibles; la jalousie, le désir de dominer autrui, l'égoïsme, l'hypocrisie, voilà les mobiles qui définissent le comportement de l'homme et de la femme, qu'ils se trouvent en dedans ou en dehors de la prison. Il se trouve que Madame Sarrazin parle de "matonnes" et de prisonnières, mais cela ne change rien car, comme elle nous le dit, elles sont toutes des êtres humains.

A l'encontre de la gardienne, l'avocat se détache du cadre gris et monotone de la prison. L'avocat, représentant à la fois de la société et de la criminelle, fait partie du cérémonial et, dans son rôle de défenseur officiel, il est souvent un comédien accompli. Le portrait du "Maître" dans La Cavale et la description de ses rapports avec sa cliente, Anick, nous suggèrent que le fonctionnement des systèmes légaux et sociaux n'est qu'une farce où chacun joue le rôle qui lui est échu dans le mensonge universel. Au milieu de la scène, l'avocat d'Anick joue son rôle avec habileté. Il

⁷⁹Ibid., pp.340-341.

défend sa cliente en adoptant le mode sentimental et elle nous dit:

Maître m'embaume le tympan, je me sens bien, légère, on va nous donner la confusion des peines. (...) Je ne veux pas. C'est vrai, pourtant, ce que raconte le bavard, que nous n'avons jamais eu notre chance, que nous n'avons reçu depuis l'adolescence que des coups de flingue répétés, dont les cicatrices n'ont jamais eu le temps de disparaître... 80

Mais Anick, jeune femme cynique, ne prend pas le jeu du maître au sérieux. Sa conduite contredit à tout moment l'image attendrissante si soigneusement bâtie par son avocat. Ainsi il lui dit:

(...) évitez de rire en regardant la Cour, ça fait un effet déplorable, chère madame... 81

N'empêche qu'elle se rende compte de l'inutilité du système de défense:

"Il est improbable," conclut-elle, "que cette décision [du tribunal] soit modifiée par les effets vocaux ou les larmoiements versés trois heures auparavant. C'est la loterie, c'est la chance, c'est le cirque. Pourquoi, dans ces conditions, me composer une attitude digne et repentante?" 82

Pour Anick, l'importance de son avocat est tout autre. Il lui fournit un contact humain et elle l'attend donc avec grand plaisir et beaucoup d'impatience. Ses visites rompent la lourde monotonie des journées et rendent son impression d'isolement moins aiguë. Coquette, elle aime lui plaire en tant que femme et cliente:

⁸⁰Ibid., p.323.

⁸¹Ibid., p.324.

⁸²Ibid., p.321.

"Mon bavard se flingue, mais il fait ce que je veux," se vante-t-elle, "il m'aime bien, je dois le changer un peu de sa clientèle habituelle. Toujours des voleurs, assassins et autres figures patibulaires, ça l'ennuie, sûr. Moi, je fais ma petite moyenne dans la mal-honnêteté, bien sûr; mais ça ne m'empêche pas de recevoir mon bavard en nattes et petit col blanc, ni de lui dessiner des en-têtes fleuris sur ses bafouilles." 83

Figure masculine, l'avocat lui offre l'occasion de tisser des rêves qu'elle ne prend pas au sérieux, mais qui l'aident à oublier pendant quelques moments l'atmosphère oppressive de la prison. Et, au Tribunal, c'est d'une voix rêveuse qu'elle nous dit en le regardant,

Il a retiré ses lunettes (...) son visage ainsi débarrassé de l'écaille sérieuse, semble intime et séraphique. Je songe que maître doit avoir ce visage-là au réveil; je songe à son lit, et, l'espace de deux secondes, mon amour se transfère vers lui... 84

Elle lui ôte son masque de défenseur et lui colle un autre, celui de bien-aimé.

L'avocat d'Anick, n'est pas tout simplement un ami, il est aussi un complice. Elle abuse avec audace de sa bonté indulgente. Quand l'argent de sa mère est bloqué, elle lui demande de mettre "mère" dans la partie du mandat réservée au nom de l'expéditeur et ensuite de lui envoyer cet argent illégalement en prison. Elle admet:

"Un usage de faux de ce genre, ça va chercher au maximum trois ans," mais, ajoute-t-elle, "(...) je prends tout sur moi." 85

Et quelques jours plus tard, elle reçoit un mandat. En plus, elle le dupe. Quand elle a viré son compte en banque sur le

⁸³Ibid., p.139.

⁸⁴Ibid., p.320.

⁸⁵Ibid., p.141.

sien, elle nous avoue :

(...) moi, entre les versements de ma mère, j'en intercale d'autres, beaucoup plus importants, et ceux-ci ne sentent absolument pas le bon pognon bourgeois. 86

Dans le portrait qu'elle nous brosse de son avocat, Albertine Sarrazin insiste surtout sur son côté faible, humain. L'avocat, en tant qu'homme, est aussi imparfait que les gens qu'il défend. Il est à la fois une source d'espérance et de déception, et après ses visites, notre héroïne se rend compte qu'elle est seule et que personne ne peut partager sa solitude. Elle lui écrit :

(...) je rêve beaucoup, mais dans mon petit coin pratique vous étiez le bienvenu ... Hélas, cela aussi, c'était du rêve. Je sais bien que je juge faux, que je confonds et raille tout, que je suis un peu dingue : manque de contact et de frottement avec le réel, sans doute : je ne vois pas les gens, je les bâtis ... Oh ! Maître, comme je vous avais bâti plus compréhensif. 87

Si elle est déçue, c'est de sa faute et elle le sait. La prison nourrit rarement des amitiés sincères.

Maintes fois, l'héroïne de La Cavale appelle la prison un cirque. En effet, les nombreux croquis des détenues, la description du personnel de la prison et des représentants de la justice, nous offrent une peinture bariolée où se mêlent le pathétique et le grotesque. Dans la lumière crue de l'objectivité, Anick se voit, elle et ses petites soeurs, telle "une étrange troupe de comédiennes" :

⁸⁶ Ibid., p.138.

⁸⁷ Ibid., p.420.

"Appuyée au radiateur froid, je regarde le cirque," dit-elle. "D'habitude, je suis dans le lot, je ne me rends pas compte; mais d'en bas c'est assez curieux à observer." 88

Les détenues et la vie carcérale lui font penser au cirque, spectacle animé, bruyant, où la laideur, la difformité, et la saleté constituent l'envers du masque qui fait rire. Quand elle nous décrit ses rapports avec les gardiennes, Anick se sert également de cette métaphore de la prison-cirque:

"Je croyais que mes pirouettes les déconcertaient," dit-elle, "alors que j'étais déjà, sans m'en rendre compte, sur la piste du cirque: le cirque sourd-muet, sourd-gueulard de la prison." 89

Tout le monde participe aux jeux, même l'avocat. Mais cette fois-ci c'est le Tribunal qui se transforme en cirque. Et l'héroïne regarde le spectacle d'un oeil amusé:

"Le cirque a rouvert ses portes," observe-t-elle, "les juges sont entrés au roulement de la sonnette, l'orchestre a fini de s'accorder dans le box des avocats; les acrobaties commencent." 90

Pourquoi revient-elle toujours à cette métaphore? Tout comme dans un cirque où plusieurs spectacles se jouent à la fois mais sur des pistes différentes, la prison recèle derrière sa façade homogène des îlots murés comme autant de microcosmes, tous construits d'après le même modèle. Chaque groupe qui fait partie du système pénitentiaire forme une entité séparée. La détenue, la gardienne, l'avocat participent

⁸⁸Ibid., p.442.

⁸⁹Ibid., p.458.

⁹⁰Ibid., p.425.

tous au jeu, mais il n'y a aucune communication entre eux. Chacun joue son rôle sans jamais sortir du petit cercle clos dans lequel il reste enfermé. En plus, il y a le chemin de ronde, c'est-à-dire les murs épais de la prison qui encerclent ces îlots. Et à l'intérieur des murs concrets, la prisonnière se heurte aux murs invisibles de l'indifférence et de la solitude chaque fois qu'elle entre en contact avec celles qui habitent la même cellule qu'elle, partagent ses travaux et ses loisirs ou se chargent d'une manière ou d'une autre des conditions de sa réclusion et de son éventuelle mise "en liberté".

CHAPITRE II

AU-DELA DE LA PRISON

Enfermée en ce milieu hostile, opprimant, et même abêtissant qu'est la prison, A... lutte sans cesse et avec ténacité contre l'anéantissement total de son être. "Elle avait coutume de s'y revêtir d'une armure protectrice faite d'indifférence méthodique," nous informe Josane Duranteau.¹ Mais tout de même, il lui est parfois difficile de faire taire ses tourments que Madame Sarrazin nous décrit comme une angoisse déchirante:

"(...) une horreur épidermique, faite de nerfs et de folie, propulsant ma course terrifiée à travers la nuit," dit-elle, "jusqu'à ce que je dégringole sans fin dans un de ces antres où tout se détruit et explose dans l'anéantissement." 2

Envahie par une soudaine répugnance pour tout ce qui l'entoure, l'héroïne tombe dans un désespoir accablant. Pourtant, ce n'est pas un désespoir sans issue et de longue durée, car elle aime profondément la vie et elle finit toujours par regarder son avenir avec optimisme:

"(...) je raccroche soudain un autre bourgeon d'existence, réveil d'innocence et de cyclone en allé ... qui a refusé de se rendre en ces profondeurs, où chaque chose reprend sa Raison et sa valeur..." ajoute-t-elle d'une voix calme. 3

¹Sarrazin, Journal 1959, préface de Josane Duranteau, p.51.

²Ibid., p.187.

³Loc. cit.

Ces crises ont donc fait jaillir du néant une lueur d'espoir. "Indomptable, rebelle, et tendre," A... l'est sûrement.⁴ (Comme l'héroïne d'Albertine Sarrazin est toujours la même, qu'elle s'appelle Anne, Anick ou Albe, quand nous parlerons d'elles, au lieu de dire les héroïnes, nous utiliserons la désignation générale d'A...). Malgré les conditions horribles de sa situation actuelle, elle rêve d'un monde meilleur au-delà de la prison, d'un monde sans bassesse, sans contrainte, où l'on pourrait vivre dans un climat d'harmonie et de beauté.

Chaque fois qu'A... sort de prison, elle espère réaliser ce rêve d'une réalité édenique. Dans les trois romans d'Albertine Sarrazin, A... envisage sa sortie comme le début d'une nouvelle vie. Son attitude est révélatrice; il importe donc de citer les passages où elle nous l'explique. Dans L'Astragale, Anne nous décrit son évasion dans les termes suivants:

"(...) j'ai volé, mes chéries!" dit-elle, "J'ai volé, plané et tournoyé pendant une seconde qui était longue et bonne, un siècle. Et je suis là, assise, délivrée de là-haut, délivrée de vous (...) je volais au bas des pierres et je me relevais, hou-hou, narquoise et purifiée." 5

Pour mieux souligner que ce vol purifiant préfigure le début d'une meilleure vie, l'auteur fait évader Anne aux alentours de Pâques et dans La Cavale elle précise qu'il s'agit

⁴Y.A., op. cit., p.5.

⁵Sarrazin, L'Astragale, pp.6-7.

effectivement d'une résurrection:

" (...) pourvu qu'elles (les heures) crèvent vite, et que, de leur tas crevé, de cette vie d'infusoire aux limites élémentaires de moi, je m'élève, enfin, jusqu'à la résurrection," dit Anick. 6

Ce dernier mot nous suggère que, pour Anick, l'existence qu'on mène en prison équivaut à une rencontre avec la mort, la négation, le néant, et qu'elle ne peut vivre pleinement qu'au-delà des murs qui l'enferment. Dans La Traversière, Albe résume d'une façon très claire ce que sa sortie signifie pour elle:

"C'est toujours comme une naissance, une innocence lorsque je sors de prison," explique-t-elle. 7

Ces quelques citations font ressortir une seule et même idée: A... veut renier son passé et se définir de nouveau. Elle quitte la prison et tout ce que cette institution représente de négatif, et s'embarque à la recherche d'une réalité conforme à ses propres désirs, à ses propres rêves, où elle pourra s'affirmer en tant qu'individu, et où elle espère enfin assouvir sa soif de pureté et de beauté.

Il est pourtant très difficile de faire table rase du passé; A... découvre qu'entre le rêve et la réalité, il existe un décalage énorme. Dans L'Astragale deux faits importants transforment en cauchemar, le rêve d'une nouvelle existence. Anne est un hors-la-loi, et le danger d'être rattrapée par la police rend sa liberté très précaire.

⁶Sarrasin, La Cavale, p.480.

⁷Sarrasin, La Traversière, p.12.

Et deuxièmement, en sautant par-dessus le mur de la prison, elle s'est cassé un os du pied, ce même astragale dont il est question dans le titre du roman. Cet accident inopportun lui impose de graves restrictions, car, incapable de se déplacer toute seule, elle ne peut forger sa propre vie:

"Ma liberté neuve," dit-elle, "m'emprisonne et me paralyse." ⁸

Frustrée et maussade, Anne se retrouve dans la même situation de contrainte qu'en prison. Mais est-ce simplement parce qu'elle est une mineure en cavale qui a eu la malchance de s'être blessée? Albe, l'héroïne de La Traversière, nous dirait que non, que même si l'on sort de prison légalement, comme c'est son cas, on ne peut pas s'affranchir de l'empire tyrannique de la prison. La prison hante l'héroïne sans relâche. Ancienne prisonnière, elle se voit fermer les portes par une société qui ne veut pas d'elle:

" (...) je me démène dans la nuit, me heurtant partout," dit Albe, "les valises à traîner, le carnet de trique à faire estampiller au plus vite, la chambre urgente que les logeuses me refuseront, parce que je n'ai pas de travail, pas de références, pas de passé à raconter, pas de mari à présenter..." ⁹

Albe, donc, est à peine plus libre qu'Anne. La justice impose des restrictions à sa liberté; munie d'un carnet d'interdiction de séjour, elle non plus, ne peut pas se déplacer, aller où elle voudrait. La société prenant le

⁸Sarrazin, L'Astragale, p.34.

⁹Sarrazin, La Traversière, p.73.

relai de la prison devient sa complice et l'heroïne qui a rêvé d'un univers accueillant se retrouve, au contraire, dans un milieu presque aussi indifférent et hostile que celui qu'elle vient de quitter.

Dans L'Astragale et La Traversière, Albertine Sarrazin nous dépeint la vie de son heroïne à deux époques différentes: Anne a vingt ans, et Albe, trente. Pourtant nous avons vu qu'il n'y a guère de différence dans le monde qu'elles découvrent hors de la prison. Dans cette "semi-prison", "semi-liberté", la vie qu'elles peuvent se créer est strictement limitée:

"Si on n'a ni famille cousue d'or, ni biens à l'ombre, ni appuis personnels, ni pécule solide," nous explique Albe, "on se retrouve sur le trottoir avec deux possibilités: (...) courir se rejeter dans l'engrenage; ou alors accepter cette semi-liberté, semi-prison, les dortoirs de l'Armée du Salut, le concierge du Foyer..." 10

Pour Anne, l'évadée, il n'y a qu'une seule possibilité, qu'un refuge sûr: le "Milieu". Blessée et souffrante, elle accepte à regret de vivre avec des gens et dans une atmosphère qui lui rappellent la prison:

"Je cache mon ingratitude, ma rogne, ma déception constante," admet-elle. "Depuis mon évasion je ne côtoie que des ex-taulards, des repris et non-repris de justice..." 11

Elle est mal à l'aise en présence de ces gens parce que chez eux, elle est encore et toujours en prison. En prison,

¹⁰Ibid., p.85.

¹¹Sarrazin, L'Astragale, p.107.

au moins, elle avait pu s'isoler des détenues qui ne lui plaisaient pas, mais cette fois-ci elle dépend totalement de la générosité des autres; sans leur aide, elle ne pourrait survivre.

Albe, qui a le choix, opte pour la deuxième possibilité. Logée au Foyer, et ensuite au couvent, elle se rend compte que ces institutions sont des prisons à peine déguisées. Selon elle, le Foyer est "un matiné de pension et de prison"¹² et le couvent "la prison canonisée"¹³. Le milieu où elle est obligée de vivre ressemble donc à celui où Anne se trouve. Mais dans le cas d'Albe, la ressemblance entre les institutions où elle échoue et les maisons de détention de son passé existe d'abord sur un plan des plus concrets. Prenons l'exemple du Foyer. Vu de l'extérieur ce bâtiment ne diffère aucunement de la prison:

"(...) je suis toujours surprise par la quantité de ferraille muselant les portes, que ce soient les couvents, les communautés, les prisons: que leur a donc fait la liberté, à tous ces maniaques de verrous? Ici encore c'est l'énorme trousseau de clefs..." observe Albe. 14

Ce sont toutes des maisons opprimantes dont le décor et l'atmosphère rappellent infailliblement le milieu que l'héroïne a fui.

Quelle sorte d'existence peut mener A... dans ces "semi-prisons" et ne jouissant que d'une "semi-liberté"?

¹²Sarrazin, La Traversière, p.82.

¹³Ibid., p.164.

¹⁴Ibid., p.87.

Anne, cachée d'abord chez Nini et Pierre, tombe dans un nid d'hypocrisie et d'avidité. Ce couple a accepté de la loger en connaissance de cause; mineure en cavale, Anne, dont le passé est mal défini, constitue un risque pour eux. Pourtant, il ne s'agit pas de sentiment de solidarité de leur part, mais plutôt d'un service intéressé, qu'Anne a tôt fait de fixer:

"Je sens chez mes hôtes," nous dit-elle, "une cupidité servile, voilée par le ton camarade et complice..." 15

Julien, le "sauveur" d'Anne, est un "casseur" et si le couple la garde, c'est qu'ils sont payés pour le faire.

Anne occupe chez eux, un rang inférieur. Comme elle a besoin d'eux, elle doit respecter les volontés de ses hôtes. Pierre établit les règles, et Anne s'y soumet. Il surveille toutes ses activités et même sa façon de parler. Aussi inflexible que les "matons", il lui défend d'employer certains mots:

"(...) jamais 'flic', jamais 'prison' ..." lui dit-il.
"Eh, mais je suis retournée en taule," répond Anne. 16

Incapable de marcher, de choisir ses paroles, l'évadée n'a fait que de changer de prison. Et ainsi, quand elle nous dit, "je m'enferme à double tour: ça me console et me libère"¹⁷, Anne se ment et elle le sait. C'est un geste dépourvu de toute signification; vu les circonstances, peu

¹⁵Sarrazin, L'Astragale, p.37.

¹⁶Ibid., p.38.

¹⁷Ibid., p.80.

importe que ce soit Anne, et non la gardienne qui boucle la porte de cette nouvelle geôle. Le fait est qu'elle est tout aussi prisonnière que jamais.

L'existence que mène Albe au Foyer, est comparable à celle qu'Anne mène chez Nini et Pierre. Le Foyer exige de ses pensionnaires une vie sobre, disciplinée et aride. Albe doit obéir à de nombreuses règles gênantes: rentrer à vingt heures, être exacte aux repas et ne pas communiquer entre les sections de "mémés", adultes et mineures. Mais Albe désobéit; elle aime fréquenter les mineures car "c'est retrouver l'adolescence" nous dit-elle.¹⁸ Pourtant elle ajoute, "c'est aussi une façon intérimaire de revenir en prison."¹⁹ Il lui est donc impossible de s'éloigner de son passé.

L'héroïne de L'Astragale change de logis plusieurs fois. Pour soigner sa jambe, elle s'en va à l'hôpital, où elle arrive en "primaire". L'hôpital est un milieu à la fois étrange et familier:

"Ce décor incompréhensible, bizarre, géométrique, tout en manettes, boîtes, tubulures, cliquetis et ronrons, la tiédeur calme, un peu moite, m'inquiétaient et me berçaient tout ensemble," nous dit-elle. 20

Vu ainsi, ce décor trop lumineux, trop précis, lui fait peur, parce qu'elle craint d'y être découverte. Mais en même temps, l'hôpital est un abri réconfortant parce que, comme toute

¹⁸Sarrazin, La Traversière, p.106.

¹⁹Loc. cit.

²⁰Sarrazin, L'Astragale, p.47.

institution qui héberge du monde, il ressemble, fatalement, à une prison.

Voilà qu'Anne retourne donc à la vie collective.

Dans la salle commune avec six lits, elle se sent à l'aise:

"(...) plus d'étrangeté: dans cette salle c'étaient Nini et les autres valides qui ne semblaient pas à leur place; moi, je rentrais dans le rang, je m'assortissais, je devenais 'la malade du 5'..." remarque-t-elle. 21

Son pied cassé justifie sa présence, et lui fournit une identité toute faite. En plus, entourée d'autres malades, elle peut facilement se définir par rapport à elles:

"Ma jambe," dit-elle, "m'ouvrait les sollicitudes et les sourires, c'était une belle fracture, un exploit, en somme." 22

Ainsi, tout comme en prison, elle reprend une position de supériorité.

Le fonctionnement et les routines de l'hôpital nous rappellent ceux du système pénitentiaire. Les heures du parloir, les repas, et les visites inattendues du grand patron sont des événements qui rompent la monotonie des longues journées:

"Le reste du temps, c'est la routine de l'hostau," nous informe Anne, "le café au lait, la graille à onze et à six heures (ça ne change tellement de là-bas), les soins, la pénicilline." 23

Alitée et livrée à la solitude, elle se baigne dans un courant bienheureux où elle reste passive, contente d'être bercée par

²¹Ibid., p.48.

²²Loc. cit.

²³Ibid., p.56.

le rythme régulier de la vie à l'hôpital.

Cependant, l'hôpital, en lui cachant pour un temps la réalité, lui fait oublier la nécessité de passer outre. Protégée et choyée, elle ne poursuit plus son rêve de liberté. Mais peu à peu, avec la santé, l'envie de partir revient. Elle quitte l'hôpital et monte à Paris. Là, sa nouvelle "planque" est Annie, une ancienne prostituée qui vit seule avec sa fille:

"Vaincu, cassée, je suis là quand même; d'ailleurs comme nous disions souvent à la taule, le vainqueur, c'est celui qui se casse. Je reviens, Paris, avec les décombres de moi-même, pour recommencer à vivre et à me battre," nous dit Anne. ²⁴

Anne reprend espérance et cette escale dans la grande ville devient un nouveau point de départ.

Mais son existence ne s'améliore guère. Elle reste en bons termes avec Annie parce qu'elle est là, et que dans ce petit appartement étriqué, il vaut mieux vivre en paix. Il ne s'agit pas d'une vraie amitié, mais plutôt d'une camaraderie de circonstance:

"Annie et moi: deux femmes privées d'amour et de splendeur," observe-t-elle, "(...) Tout le jour, nous sommes accolées, liées par la similtude des gestes, des menus, des douleurs de femme (...). On coud, on fume, on chantonne, ..." ²⁵

A part la présence de cette femme, il n'y a rien qui allège l'ennui qui l'afflige de nouveau. Ses activités doublement restreintes par son infirmité et sa liberté usurpée, sont comme toujours, abrutissantes. En une semaine, elle a

²⁴Ibid., p.96.

²⁵Ibid., p.102.

épuisé tous les "Intimités", "Nous Deux", et les "Confidences" de la bibliothèque d'Annie. Elle sort rarement, et si elle se promène, elle n'atteint pas le carrefour. C'est comme la promenade quotidienne en prison: l'espace et la durée sont fixes:

"Je rentre docilement, à l'heure dite," observe-t-elle, "je suis encore (...) sous l'horloge invisible des prisons qui vous regarde et vous ramène ..."²⁶

La prison l'a transformée en marionnette; libre, elle n'arrive pas à se détacher de ses ficelles et à reprendre son autonomie. Peu importe donc si elle vit à Paris ou ailleurs, l'accès au monde extérieur se trouve bloqué.

La description des divers endroits (les refuges clandestins, l'hôpital, le Foyer) où se trouve l'ex-prisonnière nous révèle que, pour l'héroïne d'Albertine Sarrazin, la vie au-delà des murs de la prison n'est pas telle qu'elle se l'était imaginée. Elle y étouffe; tout comme en prison, il lui faut se soumettre aux règlements et à l'autorité des autres. "L'idée d'acceptation ne peut se traduire qu'en termes de non-dépendance" nous explique Madame Sarrazin.²⁷ Mais pour A..., qui doit dépendre des autres, "être propriétaire et maître d'une existence"²⁸ est devenu un rêve irréalisable.

Comment donc s'affirmer dans un milieu de contrainte? Est-il même possible de se libérer définitivement? Pour

²⁶Ibid., p.101.

²⁷Sarrazin, Journal 1959, p.131.

²⁸Ibid., p.85.

certains d'entre nous le travail assure notre indépendance et aussi un moyen de pénétrer dans un milieu différent. Mais est-ce le cas pour A...? Anne s'enfuit de chez Annie parce qu'elle veut gagner de l'argent. "Prête à m'élaner n'importe où, pour y faire n'importe quoi," dit-elle.²⁹ Mais quelle sorte de travail l'attend? Sans les papiers nécessaires, il n'y a qu'une manière de se débrouiller-- devenir une prostituée. C'est un travail peu édifiant et la vie qu'elle mène est périlleuse et instable:

"Je ne crains vraiment que la poulaille, n'ayant pas le moindre papier à lui présenter en cas de rafle; mais sans cesse, je change de rue, d'hôtel, d'allure ...," dit-elle. 30

Ce "métier" ne lui apporte que danger, fatigue et dégoût et, une fois lancée, elle réintègre une nouvelle fois le chemin infernal qui la ramène à son point de départ:

"Dans les bars où s'agglutinent les prostituées, j'ai retrouvé quelques mineures de Fresnes...," dit-elle. 31

La prison est partout qui l'attend et elle ne peut la fuir.

Pour Albe aussi, il n'y a que des "boulots répugnants et le salaire de crevé" en dehors de la prison. Prenons comme exemple, son travail dans un Prisunic. Engagée comme vendeuse auxiliaire, elle découvre qu'il faut se soumettre encore une fois à un horaire fixe et à une vie de contrainte. Habillée d'un uniforme qui lui rappelle les blouses à carreaux du Bon Pasteur, Albe mène une existence mécanique

²⁹Sarrazin, L'Astragale, p.125.

³⁰Ibid., p.131.

³¹Ibid., p.130.

et abrutissante:

"Deux fois par jour," nous dit-elle, "grimpant dans la bousculade l'escalier du Personnel, j'approche de l'infâme machine, (...) pointeuse maudite qui m'oblige à arriver avant l'ouverture des magasins, à sortir alors que tous sont déjà fermés..." 32

Le régime draconien qu'il lui faut suivre, quittant le Foyer pour trouver le Prisunic le matin, et le Prisunic pour réintégrer le Foyer le soir, lui donne l'impression d'être, à beaucoup d'égards, plus prisonnière que jamais, car le peu de liberté dont elle jouit l'encombre. Seule, sans amis, Albe se trouve donc, dans un monde qui peu à peu la détruit, et le travail ne fait qu'accroître sa solitude et ses déceptions:

"(...) j'ai des crampes plein le corps et la tête; et lorsque dans la rue un sourire ou une voix m'accroche je sursaute, abrutie, je regarde les gens comme d'une passerelle vitrée, insonore ... j'oublie ce qu'est la joie, le repos, j'oublie même la rage, je ne suis que lassitude, automatisme, toute compagnie me rebute: les vendeuses? Que leur raconter, à part des histoires de prison? Je n'ai pas envie de me faire fiche à la porte..." nous dit-elle. 33

Il est significatif que l'héroïne a l'impression de regarder les gens comme à travers une "passerelle vitrée, insonore". Là voilà isolée et enfermée dans cette prison qu'un passé criminel lui a préparée et à cause de laquelle elle n'arrive ni à mener une vie "normale" ni à communiquer avec les autres. Elle n'ose se faire des amis, elle vit dans un monde de silence et de solitude. Lasse, elle boit pour s'oublier. Ses diverses tentatives de sortir de ce cercle infernal ne

³²Sarrazin, La Traversière, p.99.

³³Ibid., p.105.

se réalisent point et le travail quotidien ne fait que souligner le fait qu'elle n'est pas libre.

Tout comme le milieu où elle doit vivre et le travail qu'elle doit faire sont, pour ainsi dire, déterminés avant même qu'elle ne sorte de prison, A... découvre que les circonstances dans lesquelles elle se trouve lui imposent une série d'identités toutes faites. Nous avons déjà remarqué qu'à sa sortie, elle voulait se définir à son gré et se créer une identité conforme à ses propres désirs. Mais ceci est impossible. Anne, qui risque à tout moment d'être reconnue par la police, joue divers rôles. Au lieu de s'affirmer en tant qu'individu ayant une identité bien précise, elle finit par se nier, par devenir un être anonyme, sans passé et sans avenir. A tour de rôle, elle passe pour être la soeur de Nini, la nièce d'Annie, et à Nice, "une charmante mulâtresse un peu boîteuse"³⁴. Albe, aussi, ne peut admettre ce qu'elle a été; il faut mentir ou se taire. Pour obtenir un poste au Prisunic, elle a été obligée de cacher son identité:

"L'éducatrice des Mineures (...) vient m'annoncer qu'au Prisunic on demande d'urgence des vendeuses (...), que si ça m'intéresse (...) elle dira que je suis sa nièce..." nous informe Albe. 35

Après le travail, elle doit aussi dissimuler le fait qu'elle vit au Foyer car,

"le Foyer n'a pas bonne côte dans la ville," dit-elle, je prétexte un "rendez-vous" et mon petit ami imaginaire

³⁴Sarrazin, L'Astragale, p.155.

³⁵Sarrazin, La Traversière, p.95.

rend les copines à une discrétion complice et parsémée de joyeux sous-entendus." 36

Elle se fabrique donc, des aventures imaginaires, forcée comme elle est de dissimuler la vérité, celle de son existence passée et celle de son existence présente:

"(...) comme je voudrais ne plus m'entendre questionner en toute bienveillance sur les activités de mon mari, (...) ne plus devoir inventer sans cesse de quoi meubler cette énorme tranche de passé (...) ne plus trébucher à chaque parole sur la corde périlleuse du mensonge!" dit-elle. 37

Mentir n'est pas le moyen de se définir, c'est projeter une image fausse et inauthentique de soi-même. A... qui voulait protéger sa liberté précaire, sacrifie son identité à sa liberté et ce faisant, s'anéantit.

Ainsi le rêve de beauté s'effrite et disparaît.

"Tout s'écroule encore une fois," écrit Madame Sarrazin. "Les valeurs ne sont plus que la merde, le terrain de l'amitié glisse sous tes pattes et tu es là, seule, incertaine, meurtrie, lasse..." 38

En dehors de la prison, rien n'est changé; la déception, la contrainte, la dissimulation l'accompagnent partout. L'amitié, comme le travail, aurait pu alléger sa solitude et ses inquiétudes, mais A... apprend qu'elle ne peut se fier à personne. Dans L'Astragale, Annie lui vole son argent. Dans La Traversière, deux de ses amies, Jac et Liliane s'emparent de ses affaires:

³⁶Ibid., pp.100-101.

³⁷Ibid., p.212.

³⁸Sarrazin, Lettres et Poèmes, p.22.

"Je n'ai trouvé chez Jac et Liliane--mes amies, mes espérances d'avant-hier--que trahison et navrance," nous informe Albe, "pas ma faute si je suis un peu en retard de saloperie et s'il faut payer des leçons particulières." 39

L'amitié n'existe pas plus ici qu'en prison; A... se trouve seule dans un monde stérile: "J'ai beaucoup lu, rêvé et divagué," nous explique Anne dans L'Astragale. "Pour moi, la réalité était faussée comme le reste."⁴⁰ Sortie de prison, avec des exigences et des espérances par trop naïves, A... se trouve mal préparée à faire face à la réalité.

Somme toute, le monde qui existe au-delà des murs de la prison n'est pas si différent de celui que l'héroïne a fui. C'est comme si les murs se sont élargis pour entourer tout l'univers. "Plus je vais, plus je me rends compte que la liberté n'est pas une question de barreaux," nous dit Madame Sarrazin.⁴¹ A... retrouve la prison tout autour d'elle, dans les milieux qui lui sont désignés d'avance, et chez les gens qu'elle fréquente. Et qui pis est, elle la découvre au plus profond de son être. L'empreinte de la prison se retrouve jusque dans son comportement:

"La taule me cernait encore: je la retrouvais dans les reflexes, des tressaillements, des sournoiseries et des soumissions dans les gestes. On ne se lave pas du jour au lendemain de plusieurs années de routine chronométrée et de dissimulation constante de soi.

³⁹Sarrazin, La Traversière, p.65.

⁴⁰Sarrazin, L'Astragale, p.33.

⁴¹Josane Duranteau, Albertine Sarrazin, (Paris: Editions Sarrazin, 1971), p.71.

Lorsque la carcasse en est libérée, l'esprit qui était jusque-là la seule échappatoire devient au contraire l'esclave des mécanismes..." nous dit Anne dans L'Astragale.⁴²

Conditionnée donc par la rigide discipline pénitentiaire, A... sera longtemps sous le règne de la prison. L'habitude est une force puissante; les réactions mécaniques qui trahissent son passé nous suggèrent aussi qu'il lui serait facile de céder à la tentation de voler.

Dans L'Astragale et La Traversière, A... se laisse reprendre par ses vieilles habitudes. La rechute nous semble quasi inévitable. Pourtant l'habitude n'est pas la seule chose qui la fasse voler. Voler, c'est aussi refuser les valeurs d'une société qu'elle n'accepte pas; c'est donc une façon d'exprimer sa révolte. Quand elle vole, elle se sent disponible et libérée de toute contrainte:

"Ma théorie du vol," explique Albertine Sarrazin, "n'est pas paresse but liberté: à cause du battement du coeur et de l'indépendance absolue." ⁴³

En plus, le danger et le goût de l'aventure l'attirent et l'enivrent:

"Le vol, c'est comme l'amour, c'est des gestes et parfois l'éblouissement au bout, ça se fait en silence la nuit au chaud des maisons ou sous la bienveillance des étoiles (...), le vol, c'est les yeux au bout des gants, les yeux à chaque pore, les yeux et les ailes délicates sous chaque pas; observe Albe dans La Traversière. ⁴⁴

⁴²Sarrazin, L'Astragale, p.52.

⁴³Sarrazin, Journal 1959, p.100.

⁴⁴Sarrazin, La Traversière, p.284.

Seul le vol lui permet de s'affirmer, de s'engager dans une vie d'aventure où enfin elle peut agir. Le vol, le goût vif du danger et le plaisir même de la peur, voici les éléments qui constituent le revers d'une existence fade, contrariante et bornée.

Malgré sa détermination de se forger une autre vie, A... prend comme malgré elle le chemin qui la ramène en prison. Dans le journal qu'elle tenait en prison, Albertine Sarrazin, écrivant à Julien, souffle le mot clé: le destin:

Moi, connaissant déjà ce que sera notre lot, sans indulgence aucune, je n'ignore pas que tu es presque aussi vaurien que moi, et pourtant incapable de concevoir une autre ligne. Car la ligne existe aussi, le destin. 45

Et dans une lettre à son mari, elle répète cette même idée:

La prison n'est rien. C'est probablement notre destinée. 46

La Fatalité, donc, joue un rôle des plus importants dans la vie d'A... . Et ainsi, dès le début, le rêve de bonheur et de liberté est voué à l'échec. Inéluctablement, elle se laisse mener par le rythme infernal de sa vie. "La maison à barreaux, ma petite! C'est ça qui t'attend!" lui avait prévenue son père adoptif dans La Traversière.⁴⁷ Sa volonté et son idéal s'avérant inefficaces, A... n'a qu'à se résigner à son sort:

⁴⁵Sarrazin, Journal 1959, p.63.

⁴⁶Sarrazin, Lettres et Poèmes, pp.44-45.

⁴⁷Sarrazin, La Traversière, p.106.

"Que je vole, ou que je fasse simplement du lèche-carreau, n'importe où que je me pointe, n'importe quoi que je fasse, je suis en faute. Parce que je suis là, au lieu d'être en taule. La taule, c'est mon droit chemin," nous dit l'héroïne de L'Astragale. 48

Droit chemin ou destin, la prison est là, qui l'attend et l'accueille, moins hostile à la fin que le monde qui la rejette. C'est impossible de sortir du cercle fatal. Chaque fois qu'elle quitte la prison, tout conspire pour l'y ramener. La structure du premier roman d'Albertine Sarrazin, L'Astragale est très instructif à cet égard. Au début du roman, l'héroïne a sauté par-dessus le mur de la maison d'arrêt: "Le ciel s'était éloigné d'au moins dix mètres," dit-elle.⁴⁹ Et à la fin du roman, on voit l'héroïne qui attend Julien, pour partir de l'hôtel où elle s'était aventurée:

Huit heures moins une: la toit de la voiture glisse dans la rue, s'immobilise, à dix mètres sous moi... 50

Elle quitte la fenêtre, ouvre la porte c'est un policier qui l'attend dans l'escalier, non pas Julien. Ainsi l'héroïne retourne en prison et le cercle se boucle. La crise de la liberté traversée, tout rentre dans l'ordre.

Est-qu'il existe une issue pour A...? En prison, elle se trouve privée de toute liberté: elle reste enfermée dans son cercle de silence, étrangère à la vie des autres. Quand elle essaie de sortir de ce cercle, de ce milieu

⁴⁸Sarrazin, L'Astragale, p.145.

⁴⁹Ibid., p.5.

⁵⁰Ibid., p.192.

hostile, elle trouve sa liberté compromise par des facteurs internes et externes. D'une part, ses expériences en prison déterminent ses réactions aux gens et aux situations auxquelles elle doit s'accommoder, et d'autre part la société en limitant sa liberté d'action, lui rend cette liberté amère. Ces facteurs l'empêchent de se forger une nouvelle vie et de se faire de vrais amis. La liberté, le bonheur, et l'amitié ne sont que des illusions. Comment donc résoudre le problème de la solitude? Le dépassement par le rêve est la seule solution possible car, nous explique Madame Sarrazin,

Le rêve, mieux que l'imagination, plus anesthésiant que l'espoir. Le vrai réel. Réel où je dispose, cessant de dépendre. Les êtres et les lieux se remodelent sous ma fantaisie. Je surplombe le temps et le mal! 51

Précisons qu'il ne s'agit pas d'un refus de la réalité, A... fait face à la vérité de sa condition mais, pour passer outre, elle découvre que la seule évasion qui ne déçoive pas, c'est le rêve. Dans l'oeuvre romanesque d'Albertine Sarrazin, il existe même différentes catégories de rêves que nous appellerons le rêve d'évasion, le rêve d'amour et le rêve de succès littéraire.

Commençons par le rêve d'évasion. Dans La Cavale, Anick, ne voyant autour d'elle que laideur et bêtise, nous dit:

Je songe à l'importance des choses douces et inutiles, la fantaisie, la dinguerie légère... 52

⁵¹Sarrazin, Journal 1959, p.140.

⁵²Sarrazin, La Cavale, p.315.

Ainsi quand les portes de la prison se ferment derrière elle et qu'elle est ceinte de toute part par des murs solides, le recours à la fantaisie représente une solution à la séquestration qui est son sort. Le titre du roman La Cavale nous indique très clairement que la fantaisie coule ce rêve sous la forme d'un rêve d'évasion; la cavale, c'est le rêve d'un départ vers la liberté. C'est l'expression de sa révolte contre l'asservissement de son être. Ce rêve lui permet de lutter contre l'ennui et la solitude. Tournant le dos à la triste laideur autour d'elle, Anick entonne son chant de beauté et de bonheur. Au début, la cavale n'est qu'une pure fabrication, "un petit cinéma de plein air" inventé par Anick pour faire passer le temps. Ainsi le soir elle discute avec Maria des projets audacieux, des grilles fracturées et des escalades dangereuses. Ces fantaisies meublent le vide des heures et offrent une occasion d'espérer. Monsieur Kanters décrit le rêve d'évasion ainsi:

S'évader, c'est plus qu'un droit, c'est un réflexe de tout être humain retenu par des chaînes ou des murs. Mais quand les murs sont hauts et bons, l'appareil pénitentiaire minutieusement mis au point, la volonté de s'évader c'est (...) une manière d'entretenir le vouloir vivre contre toute espérance raisonnable. C'est un leurre que l'on présente aux autres détenues et soi-même, sans trop y croire et en y croyant quand même." 53

Mais petit à petit, le rêve de la cavale cesse d'être tout simplement un passe-temps anodin. La détermination de s'évader exprime chez Anick, un désir tenace de dire non à

⁵³Kanters, op.cit., p.5.

la prison, de "lancer un défi au grand Rien"⁵⁴:

"La volonté forcenée de ne pas 'perdre mon temps', conduit à ruser avec le destin, pour y découvrir à tout prix cohérence et utilité," nous explique Madame Sarrazin. "Sans ce rêve de Raison, 'cette volonté de croire' au sens et à la bonté de la vie, je serais depuis longtemps enrobée dans le néant guetteur." 55

Le rêve qui d'abord la soutient, devient sa raison d'être, et lui donne la force nécessaire pour lutter contre l'absurdité de sa vie maudite. Par le rêve, seule échappatoire possible, Anick exprime sa liberté spirituelle:

"Pour que rien ne puisse encrapouiller ni engourdir mon rêve, je devrai me faire double: mes mains manieront la merde et s'y abîmeront, cependant que, gitan et prince, mon rêve flânera vers des repos sans fin," nous dit l'héroïne de La Cavale. 56

Tout en sachant qu'elle ne réalisera pas son rêve d'évasion, elle y tient comme à un talisman qui la protégera contre les forces destructrices de la prison, se libérant ainsi des médiocrités et des laideurs qui l'entourent. La seule liberté, découvre-t-elle, est celle qu'on forge soi-même.

Bien que la prison, les expériences douloureuses, les déceptions et la solitude soient les sujets dont traite Albertine Sarrazin, elle n'a pas écrit des romans de haine. En réponse à une lettre d'un de ses admirateurs, l'auteur elle-même précise qu'ils sont plutôt des romans d'amour:

⁵⁴Sarrazin, Journal 1959, p.182.

⁵⁵Loc. cit.

⁵⁶Sarrazin, La Cavale, p.459.

"Trop de publicité orchestrée autour de mon passé d'abord, de mon étrange famille ensuite, pourraient laisser croire qu'il s'agit là d'un exposé ou procès de l'adoption, tout comme à entendre certains échetiers, (...) L'Astragale serait une histoire d'hôpital, ou de prostitution," lui écrit-elle. "Vous, monsieur, (...) vous avez compris, je pense, l'essence: l'amour du livre et l'amour de Lou [Julien]." 57

L'amour de Julien est une des valeurs suprêmes de notre héroïne. Force salvatrice, source de lumière et d'espérance, l'amour lui donne le courage nécessaire pour faire face aux nombreux obstacles qu'elle rencontre. Grâce à cette passion invincible, elle arrive même à les surmonter. Sa révolte, ses fugues, sa conduite déréglée, masquent une sensibilité fragile et ne sont qu'une expression négative, destructrice, de son ardeur à vivre. Au fond, elle cherche l'amour et la possibilité de se dévouer à un seul être. Dans une lettre à Julien, Albertine Sarrazin nous explique son désir fervent d'aimer et d'être aimée:

"J'ai à mon actif toutes les vacheries, toutes les débauches," lui écrit-elle. "Mais comment, Toi, n'as-tu pas senti que, tout au fond, c'était raté? que mon coeur crevait d'amour et fondait à la moindre étincelle de beauté? que toute haine tournait en moi à l'indifférence et qu'en fin de compte je jouais ma dernière chance sur l'amour?" 58

L'amour, elle le découvre, est une solution positive. Et sous le cynisme et le détachement apparent perce la tendresse qui fait rayonner toute l'oeuvre d'Albertine Sarrazin. "L'amour et le courage, et jamais l'un sans l'autre--c'est le diamant qui brille au centre, comme un soleil," nous dit Josane

⁵⁷Sarrazin, Lettres et Poèmes, pp.89-90.

⁵⁸Ibid., p.23.

Duranteau.⁵⁹ C'est l'amour qui occupe une place centrale et donc la place la plus importante dans cette oeuvre comme dans la vie d'Albertine Sarrazin, et qui donne à l'histoire d'A... un ton si positif, si touchant.

Avant d'aborder notre analyse de l'amour, résumons très brièvement les trois grands malheurs de l'enfance et de la jeunesse de notre héroïne: le fait qu'elle a été abandonnée par sa mère, son adoption par un couple peu fait pour la comprendre, et leur décision de la placer au Bon Pasteur. Nous avons déjà décrit sa formation affective et fait voir que le manque d'affection et de tendresse était un des aspects les plus importants de son enfance. Ajoutons ici les observations du psychiatre, le Dr Beley, qui a décrit les effets psychologiques de cette éducation dans les termes suivants:

"J'ai noté surtout l'égoïsme, la nonchalance affectée, le manque de relation affective (...) la rétraction un peu hostile, le manque de confiance, la réticence, le peu d'harmonie des goûts et des aspirations. Il s'agit d'une crise type d'adolescence chez une fille 'difficile' de caractère, élevée dans des conditions psychologiques en marge. (...) Essayer de ne la contrer que sur des choses vraiment importantes et montrez-lui, malgré tout, une très vive affection," dit-il à ceux qui sont chargés de la surveiller. 60

Mais nous savons que l'adolescente vivait dans un foyer aride où il manquait justement l'amour si nécessaire à son développement. Enfermée dès l'âge de quinze ans dans des

⁵⁹Sarrazin, Journal 1959, préface de Josane Duranteau, p.55.

⁶⁰Duranteau, op. cit., pp.44-45.

prisons-écoles et ensuite dans des maisons de détention, comment A... peut-elle assouvir ce besoin d'amour? Coupée comme elle est de gens susceptibles de lui montrer de l'affection, et entourée de filles, la jeune A... manifeste des tendances lesbiennes. Ce n'est nullement par goût, mais elle n'a pas le choix. Même au début, Anne, l'héroïne de L'Astragale résiste aux avances d'une autre détenue, Cine. Et elle lui dit,

(...) toi dont j'aimais l'amitié, tu as voulu m'encombrer de ton amour. Tu as cru que toi, tu pourrais me greffer des sentiments, me coudre un bout de ton coeur... 61

Mais il lui est difficile d'y résister longtemps. Dans La Cavale, elle se trouve dans une prison de régime collectif où le trafic est la règle de vie. Tout s'achète, même les corps. S'il le faut et pour diverses raisons, on devient lesbienne. L'ennui, la présence de filles contraintes de vivre ensemble, créent des relations artificielles et souvent anormales. C'est sur un ton désabusé qu'Anick nous informe:

Il y a quelques lesbiennes, la plupart des gouines d'occasion, mariées et mères, mais enfin, ça aussi, ça passe le temps. 62

Anick, qui ne prétend pas être un pur esprit, cède parfois aux invitations des lesbiennes:

"Mona est de réputation accueillante, et lorsqu'elle se baguenaude d'un lit à l'autre, en slip et haut de pyjama, les cheveux insolemment longs et épais croustillant jusqu'à la taille, on se sent des envies d'hospitalité en retour," remarque-t-elle. 63

⁶¹Sarrazin, L'Astragale, p.13.

⁶²Sarrazin, La Cavale, p.67.

⁶³Ibid., p.97.

Précisons encore une fois que chez elle, il ne s'agit pas d'un vrai penchant pour les filles, mais, vu les circonstances dans lesquelles elle se trouve, il lui serait difficile de réagir autrement. La prison est avant tout et surtout un monde stérile où ne peut s'épanouir ni l'amitié ni l'amour:

"(...) j'aimerais," dit Anick, "(...) que l'amour fût autour de moi, qu'il me pénétrât et rejoignît l'amour que je cache! Mais la prison est sans amour." 64

Enfance sans amour, adolescence sans amour d'une nature normale, A... refoule donc les émotions les plus saines, les plus naturelles. Elle nous fournit elle-même la formule qui définit le mieux son état affectif: "J'étais à la fois vierge et savante...", dit-elle. 65

Tout comme A... rêvait de la réalité harmonieuse et accueillante qui l'attendait, une fois la porte de la prison franchie, elle rêve en prison d'un amour parfait et protecteur:

"Toutes ces quatre années," dit-elle, "la nuit s'obstinait à m'apporter le même rêve: une forme, une voix, une présence, un homme qu'au jour je repoussais avec rage après l'avoir appelé la nuit; une ombre, très grande, très protectrice, qui m'appelait parfois 'toutou tout seul', une voix qui me devançait toujours." 66

Cette fois-ci, il n'y a pas de décalage entre le rêve d'amour et l'amour qu'elle découvre avec Julien. Il est significatif que sa première rencontre avec cet homme sur l'autoroute, la nuit de son évasion, nous renvoie à ce rêve. Voici que le rêve est en train de se réaliser:

⁶⁴Ibid., p.488.

⁶⁵Sarrazin, L'Astragale, p.34.

⁶⁶Ibid., p.24.

"Le regard filtrant, j'aperçus un homme immobile devant le routier qui lui parlait, désignait le rempart, puis moi ... L'homme tournait le dos au réverbère et faisait une ombre précise, (...)" dit-elle, "je n'entendais presque rien: un brouillard épais comme du coton et translucide comme du verre me séparait d'eux, et je m'y enfonçais de plus en plus, comme en un sommeil." 67

Et plus loin, elle ajoute:

Un bras entoure mes épaules, (...) je fus soulevée, emportée, (...). Il me portait avec sûreté et douceur, j'avais quitté la boue et je marchais, dans ses bras, entre ciel et terre. 68

Le rêve et la réalité se confondent et c'est ainsi qu'elle fait la connaissance de Julien. Julien son "sauveur" qui la ramasse sur la route et la ramène chez lui, est cet être dont elle a rêvé. Le premier geste de solidarité et de bonté qu'il a, fait taire toutes ses inquiétudes; pour la première fois elle a trouvé une personne qui l'aide sans arrière-pensée, qui lui montre de la tendresse et de la générosité. En homme fait, sûr de lui-même et prêt à prendre des risques, Julien lui apporte dès le début le calme doux et apaisant qu'elle recherche depuis si longtemps. Son geste digne et noble quand il a recueilli, nous suggère que l'amour qui naîtra de cette rencontre fortuite, sera lui aussi digne et noble.

Qui est Julien? Dans L'Astragale, nous apprenons qu'il est un "casseur" et un "ex-taulard". C'est lui qui trouve un abri pour Anne et qui s'occupe d'elle. Dans La Cavale, il s'appelle Zizi et nous le suivons en compagnie d'Anick qui va de prison en prison. Et c'est en prison qu'ils

⁶⁷Ibid., p.14.

⁶⁸Ibid., p.15.

se marient. Dans La Traversière, Lou (Julien-Zizi) est toujours en prison alors que sa femme Albe attend qu'il soit libéré. A sa sortie, ils achètent une maison en province et commencent pour la première fois à vivre ensemble. Ainsi dans ces deux romans, l'auteur nous trace l'histoire de cet amour, depuis sa naissance jusqu'à son plein épanouissement. Mais même après avoir fait lecture de ces romans, nous avons du mal à nous imaginer Julien-Zizi-Lou. Comme détails concrets, tout ce que l'auteur nous dit, c'est qu'il a des cheveux blonds. Il reste toujours cette ombre un peu vague et mystérieuse entrevue dans un rêve. C'est que nous le voyons à travers les yeux d'A... et les yeux d'A... sont son coeur. La caractérisation subjective qui en résulte nous laisse un portrait estompé. Mais Julien a une fonction très importante à remplir; grâce à lui et aux sentiments qu'il inspire à l'héroïne, nous la comprenons mieux car l'amour nous révèle, mieux que toute autre émotion, le caractère et les aspirations d'A... .

Albertine Sarrazin nous présente aussi plusieurs autres couples d'amants y compris le couple qu'A... a formé avec d'autres hommes. Ainsi elle met en valeur la profondeur des rapports du couple exemplaire qui forment A... et Julien. Discutons en premier lieu, la liaison d'Anne et Jean. Dans L'Astragale, quand Julien s'absente de la vie d'Anne pendant un certain temps, elle gagne sa vie comme prostituée. Un de ses clients, un mécano assez vieux nommé Jean tombe amoureux d'elle et offre de la recueillir. Par lassitude, elle accepte

de vivre avec lui:

"... il est assuré et courtois," dit-elle, "il m'est comme une escale où l'on dort bien (...)." 69

Quand ils déménagent pour aller habiter un appartement plus spacieux, ils jouent la comédie de deux bons époux et, nous informe Anne, "on m'appelle Madame Nom-de-Jean."⁷⁰ Précisons que ce n'est nullement une liaison d'amour de la part d'Anne, mais plutôt une solution raisonnable et facile. Elle entend rester maîtresse d'elle et elle l'en prévient:

(...) je rentre ici tous les soirs, ou presque. Pourquoi? Parce que ça m'arrange, tu entends, parce que ça m'arrange. Mais je me moque de toi (...) du monde entier. 71

L'amour de Jean l'encombre mais en même temps, lui fait comprendre pourquoi elle a choisi d'aimer Julien et non pas quelqu'un d'autre. Jean est un homme devant qui elle reste détachée, indifférente:

"Jean (...) au moins, n'a rien que je sois tentée d'aimer: son corps ne me dégoûte pas, il est amical et sans surprise, docile, agréable, somme toute," observe-t-elle. "C'est son effacement que je déteste, sa résignation, son sourire systématique..." 72

Jean est diamétralement opposé à Julien; c'est un type honnête, médiocre, dépourvu de mystère et de charme. Vivant comme un petit bourgeois, content de son sort, il mène une vie ordonnée et routinière. Son appartement bien rangé reflète son esprit

⁶⁹Ibid., p.139.

⁷⁰Ibid., p.165.

⁷¹Ibid., p.66.

⁷²Ibid., p.167.

logique et son manque d'imagination:

(...) dès que j'ai franchi la porte, sa présence me cerne; non tellement lui-même, assis dans un coin sans relief, mais l'étalage de son petit décor, de ses rangements méticuleux qui ont englobé mes affaires avec les siennes dans un ordre sans défaut; (...). Mon électrophone, dont le couvercle sert à entasser les disques, est voilé d'un torchon propre... 73

C'est un foyer fade dont la propreté extrême pour ne pas dire un peu maniaque, nous suggère une certaine stérilité. Et la vie qu'elle mène avec Jean, qui lui fait jouer le rôle d'épouse modèle nous fait penser à ces mariages basés non pas sur l'amour, le vrai, mais sur l'habitude, le confort, la facilité. Elle joue comme beaucoup d'autres femmes, la comédie de l'amour:

"Quelquefois," dit-elle, "je lui téléphone à son travail pour lui dire que je viendrai le chercher, (...) je m'attarde avec Jean sur les boulevards chauds (...) je le laisse m'emmenner dans des boutiques. (...) Ensuite, comme deux bons époux, nous faisons le marché, le pâtissier, le traiteur..." 74

Mais c'est l'ennui et non pas l'amour qui lui fait accomplir ces rites. Ce sont donc des gestes mécaniques, dépourvus de toute signification. Anne et Jean se comportent comme tant d'époux dont les liens sereins et stables d'apparence, laissent supposer une entente harmonieuse alors que, en vérité, c'est l'indifférence qui assure la permanence de l'union. Anne sait que c'est un rôle provisoire qu'elle joue, mais bien d'autres femmes se contentent d'une pareille union, tout aride et terne qu'elle nous paraît:

⁷³Ibid., p.161.

⁷⁴Ibid., p.165.

"Je ne veux pas me contenter de ce qui contente tant de femmes: avec un cynisme ingénu, elles se drapent sans vergogne dans leur peau de servantes adorables et irresponsables," dit Albertine Sarrazin. 75

L'amour pour elle signifie autre chose que le confort matériel, les routines conventionnelles, le petit appartement bien rangé et le respect dû à la femme mariée. Voilà pourquoi Anne quitte Jean et va rejoindre Julien; elle a opté une fois pour toutes pour le danger, l'aventure et l'incertitude.

Passons maintenant au couple Liliane-Henrique. Liliane, une ancienne camarade de prison, vit dans l'appartement de "l'oncle" d'Albe, qui l'appelle ainsi parce que c'est un vieil ami qui, après avoir été l'amant d'Albe, est devenu l'amant de Liliane. Parti travailler en Afrique, il attend que Liliane obtienne les papiers nécessaires pour le rejoindre et l'épouser. Mais celle-ci le trompe et lui ment car elle habite dans l'appartement avec son amant Henrique et elle n'a nullement l'intention de partir en Afrique. Sa malhonnêteté et son manque de franchise envers l'oncle font un contraste frappant avec les rapports sincères et ouverts entre Julien et A... . Non seulement Anne a fait savoir à Julien qu'elle vivait avec Jean mais elle lui a même expliqué pourquoi elle avait pris ce parti. Julien pour sa part a parlé à Anne de sa liaison avec une autre femme. Entre eux, le mensonge est impensable. De plus, nous voyons que l'amour qui lie Liliane et Henrique n'est pas un amour digne et édifiant. La transformation de Liliane et le désordre de la pièce où elle vit avec son amant

⁷⁵Sarrazin, Journal 1959, p.93.

reflètent avec exactitude le laisser-aller du couple et de leur amour:

"(...) cette pièce n'évoque presque plus rien d'oncle -le-méticuleux, plus rien de tout de Liliane-des-douches," observe Albe. "Cols gras, peignes portant moins de dents que de cheveux, tiroirs bouleversés. Parfum de néglige, halo de gâchis." 76

Et plus loin, elle nous informe,

Henrique et elle ont dû vivre là presque au mois d'octobre et s'enfuir à la limite, honteusement, emportant les derniers objets monnayables et nous laissant, en échange, les vestiges de leur civilisation personnelle: fourneau rehaussé d'une épaisse croûte graisseuse, eaux moisiées, matelas auréolé, culottes sales, litrons vides. 77

La saleté, la graisse, toute cette laideur matérielle, concrète, et bien visible suggèrent une laideur spirituelle. Chez Liliane nous constatons une désintégration de l'être; au lieu de l'avoir améliorée, la passion l'a abrutie. Son comportement envers l'oncle, le désordre de sa personne et de l'appartement révèlent le genre d'amour dont il s'agit: un amour ignoble, dégradant et avilissant.

Il en est de même de Jac et Peer, deux autres amis d'Albe. Encore une fois, il est question d'infidélité et de mensonges. Jac a été "l'amie des mauvais jours à venir, complice commode, refuge"⁷⁸ et à qui Albe a confié toutes ses affaires. Le cas de Jac est encore pire que celui de Liliane parce que Jac a des enfants. Du vivant de son mari,

⁷⁶Sarrazin, La Traversière, p.45.

⁷⁷Ibid., pp.279-280.

⁷⁸Ibid., p.57.

elle le trompait et son dernier amant, Peer, est le père de son troisième enfant. Il est probable que Jac n'a rien avoué à son mari malade car, nous informe Albe, "cet enfant a été reconnu par le mari légitime de Jac."⁷⁹ Son mari mort, Jac s'attendait à trouver le bonheur avec Peer:

"Au début," dit Jac, "il venait régulièrement, il était sobre, gentil comme tout avec les enfants, il parlait de mariage ... ah oui, ça a duré quelques semaines le grand amour ... (...) maintenant il s'en va huit jours, quinze jours, il revient sans prévenir, il mange, il prend du linge propre et il repart sans un mot ... et jamais il n'apporte un sou, pas même un litre de lait pour les gosses, rien... ." ⁸⁰

Et on pense à Julien, à tout l'argent qu'il a dépensé pour aider A... s'acquittant de ses frais d'hôpital, assurant ses séjours dans des refuges clandestins, à ce Julien si tendre envers sa famille et tous ceux qu'il aime et qui ferait n'importe quoi pour les aider. Peer, par contre, est d'après Albe, "une parfaite ordure"⁸¹. Lui et Jac forment un couple minable. Au moins Liliane et Henrique étaient unis par certains liens, des liens charnels bien entendu, mais des liens très forts quand même. Jac, par contre, ne se sent nullement liée à Peer. Son enfant? Mais c'est simplement un fardeau de plus. Jac est l'esclave de cet homme qui la domine et la tyrannise. Cette union qui n'en est pas une, est au fond la négation de l'amour. Admettons que les témoignages d'A... ne sont pas strictement objectifs et qu'il

⁷⁹Ibid., p.58.

⁸⁰Ibid., p.66.

⁸¹Ibid., p.59.

y a presque autant d'amours que d'amoureux. L'amour est, pour chaque individu, quelque chose de subjectif, d'unique. Passion qui entraîne le malheur, ou sentiment purifiant qui réhabilite l'être humain, l'amour se manifeste de diverses manières selon le cas. Mais il nous semble que l'égoïsme, la brutalité, le manque de respect et de tendresse qui caractérisent les rapports de Jac et de Peer, ne sont pas les aspects négatifs d'une passion destructrice, mais plutôt l'expression d'une absence d'amour totale.

Revenons maintenant à A... et Julien. L'amour chez ces autres couples, et l'amour tel que notre héroïne le définit, ne se ressemblent point. Selon elle, l'amour est un sentiment positif qui enrichit et ennoblit l'individu parce que la chair et l'esprit se complètent pour aboutir à une entente parfaite, harmonieuse et indissoluble entre deux êtres humains. L'amour ainsi défini est des plus difficiles à réaliser et il est d'autant plus admirable que notre héroïne atteigne son idéal, car ses rapports avec Julien sont sujets à maints obstacles, à savoir la séquestration de l'un ou l'autre partenaire et les longues séparations qui en résultent.

Bien au contraire, c'est la prison qui les a rapprochés. Julien, comme A..., a été fortement marqué par de longs séjours en des maisons de détention et par la solitude qui fait partie de la vie périlleuse et instable du cambrioleur. L'amour né d'une rencontre fortuite sur l'autoroute, n'est donc pas uniquement une question de destin. A... et Julien ont aussi

choisi de s'aimer et cela pour des raisons bien précises:

"L'amour, à mon sens, est vote, essentiellement," constate Madame Sarrazin. "(...) j'ai choisi ailleurs, parce que je goûte le risque. (...) Notre cas à nous a le double avantage de nous stabiliser sans nous limiter, nous laissant le parfum d'aventure, d'enthousiasme et de nonchalance qui m'est vital." 82

Ils ont en commun les mêmes valeurs et la même éthique. Leur amour a donc une base très solide; il s'agit d'une affinité profonde et absolue entre A... et Julien.

En plus de cette intime fraternité de coeurs, A... découvre en Julien un être qui satisfait tous ses besoins affectifs et spirituels. Il est tout pour elle comme Albertine Sarrazin le dit si bien dans la lettre suivante:

J'aime tellement tout de toi, tu es tellement tout, mon frère, mon enfant, mon ennemi dans le plaisir et là aussi, comme dans la peine, mon ami. 83

Seul Julien peut partager et ensuite calmer ses inquiétudes et ses souffrances. C'est Julien qui lui apprend la prudence et l'équilibre:

"Je suis fille, je suis brune, et Zizi, garçon blond, n'a pas mon impétuosité. Il oppose à mes coups de tintamarre ses fameuses 'forces de l'âme' ... et je fais gaffe: en maintes occasions, j'ai senti cette force, cette persuasion silencieuse et légère ..." dit-elle. 84

Leur union, cette "solitude déjà duo"⁸⁵ exige beaucoup d'efforts de la part de chacun. Construction patiente, libre et fervente, l'amour devient un dépassement de soi, la création d'un "Nous"

⁸²Sarrazin, Journal 1959, pp.65-66.

⁸³Sarrazin, Lettres et Poèmes, p.19.

⁸⁴Sarrazin, La Cavale, p.487.

⁸⁵Sarrazin, Journal 1959, p.118.

fondé sur l'estime, l'admiration et la tendresse.

C'est dans la prison que se fait cette lente construction. La prison, cadre de leur mariage et de l'épanouissement de leur amour, est à la fois un obstacle et un luxe. Dans ce lieu privilégié, ils ont le temps de cultiver la force d'âme si nécessaire à leur amour. C'est là que leur amour mûrit et forme ce noyau dur et permanent qui triomphe de toutes les épreuves. Parfois ils se trouvent enfermés dans la même prison et peuvent se voir au parloir; parfois ils sont dans des prisons différentes et s'écrivent régulièrement de très belles lettres; ou bien il se trouve que l'un des deux est libre et l'autre incarcéré, ce qui est pire car "être libre, avec son mari en taule, c'est être soi-même en prison deux fois," nous dit Madame Sarrazin.⁸⁶ Malgré tout, le courage, la détermination et un certain stoïcisme leur permettent de venir à bout de ces obstacles et même d'en profiter. C'est Julien qui explique à A... qu'ils doivent à la prison la maturation de leurs certitudes:

"Patience, mon amour, le temps travaille pour nous," lui écrit-il. "Je n'ai encore jamais douté de l'amitié des Dieux, et je ne pense pas, jamais, que ce qui nous est arrivé puisse nous être néfaste, non, je crois que ceci, bien que long, est pour nous un creuset ... Et comment mieux conserver la pureté intérieure qu'ici?"⁸⁷

La prison ne leur offre pas seulement un lieu où s'affine leur amour, mais la prison les protège, les écartant du mauvais chemin:

⁸⁶ Ibid., p.174.

⁸⁷ Duranteau, Albertine Sarrazin, p.127.

"C'est toujours à la porte que commencent les vrais problèmes, en état d'hibernation; il n'y a pas de problèmes," nous dit l'héroïne de La Traversière. 88

Les années en prison leur ont appris à s'aimer, mais est-ce qu'elles leur ont appris à vivre et à compter avec la réalité? Dans son dernier roman La Traversière, Albertine Sarrazin nous décrit cette période d'adaptation pénible et difficile qui suit leur mise en liberté. Nous voyons Albe, son mari Lou, et l'oncle aménager une vieille maison dans les Cévennes. Les travaux avancent moins vite que prévu, Lou et l'oncle sont épuisés et Albe s'impatiente, s'ennuie même:

"Ce qui me tue," dit-elle, "c'est de rien pouvoir réclamer ni critiquer, de ne pas pouvoir avancer le mouvement, de piétiner dans le brouillon, l'indécision ..." 89

Elle trouve les journées longues et monotones. Peu à peu, l'argent de l'oncle fond et leur liberté, déjà limitée, devient encore plus précaire. Julien décide de trouver de l'argent comme il l'a toujours trouvé, c'est-à-dire, il redevient "casseur". Et sa femme de nous dire: "Nous avons repris la route du tricheur, la route du desperado." 90 Il leur est difficile de se forger une vie "normale". Et on se souvient des paroles d'Anne dans L'Astragale:

Il n'y a pas de place pour nous sur la terre: l'errance ou la geôle, toujours et toujours seuls. 91

⁸⁸Sarrazin, La Traversière, p.226.

⁸⁹Ibid., p.264.

⁹⁰Ibid., p.294.

⁹¹Sarrazin, L'Astragale, p.68.

Cependant, les problèmes qu'ils rencontrent pendant cette période d'adaptation qui suit leur sortie de prison, ne résultent nullement d'un défaut de leur amour. Vivre comme un ménage normal après tant de séparations, s'intégrer dans une société qui leur a toujours été fermée, faire face aux soucis économiques et pratiques de la vie quotidienne ne sont, en dernière analyse, que des problèmes secondaires. Ces problèmes existent pour tout le monde et, dans leur cas, rien ne peut dissoudre ce couple qu'ils forment. Ils ont appris la sagesse en prison et cette maîtrise suprême de soi, faite de courage et de patience, qui triomphe de tout:

"Je t'aime," lui a écrit Julien, "(...) à travers le temps et les chagrins, invulnérable, je serai toujours là à t'aimer." 92

Les obstacles qui mettent leur amour à l'épreuve, rendent leur union plus durable encore. Au lieu de se désespérer, A... et Julien deviennent toujours plus confiants, assurés comme ils sont de la force et de la permanence de leur amour:

"Je vis en toi, tu le sais bien et toi en moi et rien jamais ne pourra nous séparer, jamais, pas même la mort, nous le savons très bien," lui écrit-il. 93

Dans les deux cas, cet amour équivaut à une victoire remportée sur les forces hostiles, sur le malheur et sur le temps. C'est un chant extraordinaire de beauté et de fortitude. Alors que beaucoup d'écrivains modernes dénigrent l'amour ou doutent de son existence, la vie et l'oeuvre d'Albertine Sarrazin sont là pour témoigner le contraire, que l'amour

⁹²Duranteau, Albertine Sarrazin, p.160.

⁹³Ibid., p.128.

existe et qu'il peut triompher de tout.

Pour A... il n'existe que deux moyens de s'affirmer: par l'amour et par la littérature. La passion de la littérature et le besoin de s'exprimer sont aussi forts chez elle que l'amour. Dans son oeuvre romanesque, ses lettres et son journal, Albertine Sarrazin nous explique pourquoi elle écrit et ce que l'art créateur signifie pour elle. Considérons d'abord la jeune Albertine qui déjà, à l'âge de quatorze ans, tenait un journal qui est à la fois une collection de ses aspirations et de ses désirs, et un instrument de maturation. Josane Duranteau, dans le livre qu'elle a consacré à Albertine Sarrazin, nous en cite quelques extraits. D'une voix fervente et exaltée, la jeune fille qui fait figure de "génie et de démon", nous laisse entendre ses pensées secrètes:

"Ah! J'aime l'étude. J'aime la joie que procure la découverte, les horizons nouveaux, la conception et les idées larges, la vie enfin; (...) J'aime l'instruction par la vie de tous les jours, j'aime les cours de français où l'on discute, où l'on formule des avis (rien n'est plus mortel que la classe modèle où une dizaine de filles en blouses, attendent, résignées, la fin de la leçon) ..." écrit-elle. 94

La soif d'apprendre, la curiosité intellectuelle, le plaisir qu'elle éprouve à manier la langue française, la joie d'exprimer ses propres opinions, tout ceci nous démontre la force et la précocité de sa vocation littéraire. Dans ce même journal, elle nous explique pourquoi elle écrit et ce que

⁹⁴Ibid., p.38.

la littérature représente pour elle, notamment la libération de son moi profond:

Ce rien qui est le ressort de la vie, qui rappelle qu'il ne suffit pas à la vie de manger et de dormir, mais aussi de vibrer, de regarder dans son monde intérieur, et de songer à la petitesse de celui-ci; l'inspiration nous fait sortir de ce monde et nous entr'ouvre des perspectives infinies, n'est-ce pas cela? (...) Il faut, il faut écrire, saisir son violon pour y ébaucher une dentelle musicale qui ourlera la monotonie des journées. (...) C'est si bon de se sentir isolée et fière, avec son crayon et un vieux cahier et de faire quelque chose de nouveau avec son cerveau d'homme! ⁹⁵

(C'est nous qui soulignons.)

Ce sont là des paroles prophétiques, car nous pensons à Anick en prison, "isolée et fière", munie de son Bic, en train d'écrire:

"J'installe mon écritoire parmi les miettes, mon papier sans lignes fait des envieuses, (...) et je commence à gribouiller. Le Bic, en taule, c'est mon flingue," explique-t-elle. ⁹⁶

Le besoin impérieux d'écrire lui viendra en prison quand elle sera enfermée entre les quatre murs d'une cellule. Il naîtra d'un "état d'urgence (...) et [de] la rage qui [la] poussait, [la] forçait à poursuivre page à page un duel serré quadrillé..." dira-t-elle plus tard dans La Traversière.⁹⁷ Et si nous remplaçons le mot "inspiration" par le mot "littérature" dans la phrase que nous avons soulignée, nous aurons alors une phrase-clé qui nous aidera à comprendre pourquoi Albertine Sarrazin a choisi d'être écrivain: c'est par l'art qu'elle se

⁹⁵Ibid., p.40.

⁹⁶Sarrazin, La Cavale, p.23.

⁹⁷Sarrazin, La Traversière, p.117.

libère. Josane Duranteau saisit très bien ce que l'acte créateur signifie pour Albertine Sarrazin et voici ce qu'elle en dit:

Albertine Sarrazin, dans La Cavale, décrit l'existence quotidienne qui fut la sienne à Versailles, avec à la fois l'objectivité d'un observateur désintéressé et toute la sensibilité originale de sa propre vie intérieure: elle-même se présente comme une détenue parmi d'autres, dont elle décrit le comportement--et aussi comme une voix solitaire qui poursuit son monologue secret, comme un regard qui embrasse et qui contient tout l'univers de la prison. Cette double entreprise est libératrice, et en cela on peut dire que le livre est lui-même une "cavale". En se vidant de la prison, en dépouillant son personnage de détenue, Albertine s'évade, et non seulement pour le temps même de l'écriture, mais à jamais. 98

Et plus loin, elle conclut:

(...) pour qui sait lire, les trois romans autobiographiques d'Albertine Sarrazin font-ils autre chose que décrire et magnifier la libération de l'écrivain par l'écriture? La Cavale n'est-ce pas l'évasion hors des écoeulements de la prison par le récit quotidien de ces écoeulements mêmes, la conquête du temps et de soi par l'exercice d'une lucidité créative? L'Astragale, c'est la mise à mort d'une solitude par la volonté héroïque de communiquer (...). La Traversière, c'est après l'écriture pour soi, (...) l'écriture pour un vaste public: la mise au jour du livre par qui l'auteur est mis au monde lui-même. Chaque roman porte en abyme son aventure, et décrit sa propre fonction. 99

Plaisir, libération et salut, la création littéraire est pour Albertine Sarrazin une nécessité vitale qui traduit, non pas un refus de la réalité, mais le désir tenace de passer outre. Elle exorcise son malheur en le racontant et cette voix franche et claire qui nous parle, nous fait comprendre que c'est avec des mots qu'elle allège sa peine:

⁹⁸Duranteau, Albertine Sarrazin, p.157.

⁹⁹Ibid., p.168.

"(...) je n'ai plus rien d'autre (...) rien que les mots que je porte lourds dans les tripes, ceux que je n'ai pas encore écrits et qu'il faudra bien que je crie un jour," nous dit l'héroïne de La Traversière. 100

Avant tout et surtout, la littérature devient sa raison d'être. "Faire quelque chose de nouveau", ce n'est pas seulement créer une oeuvre d'art, c'est aussi se créer.

La prison joue un rôle aussi important dans la formation littéraire de notre auteur que dans son éducation amoureuse. C'est à la fois la source de son inspiration et le cadre de ses romans. Enfermée depuis longtemps dans cette enceinte impénétrable, elle se transforme lentement et peu à peu la passion d'écrire prend le pas sur la passion du danger. Et ainsi A... se rend compte que c'est à la prison qu'elle doit l'éclosion de ses ambitions littéraires, que la prison ne lui a pas été néfaste en somme:

"(...) mon livre ne sera pas un grand roman de haine: de ma prison qui en est à la fois décor, sourcier et auteur je ne veux rien hair, renier ni oublier sous peine de disparaître moi-même, je ne suis rien sans elle," affirme Albe. 101

En plus, elle admet: "Il n'y a vraiment qu'en prison que j'écris à mon goût."¹⁰² On se demande pourquoi la prison lui est à ce point nécessaire. D'abord, c'est un milieu familier où elle a l'habitude d'écrire dans des conditions assez spéciales. Albe nous l'explique dans les termes suivants:

Si mon désir d'écrire remonte à l'enfance, il ne s'est pas concrétisé par les moyens ordinaires: (...)

¹⁰⁰ Sarrazin, La Traversière, p.62.

¹⁰¹ Ibid., p.232.

¹⁰² Sarrazin, Lettres et Poèmes, p.58.

le silence, les litres de gros rouge entonnés devant une machine à écrire d'occasion, les pelouses folles d'une résidence secondaire où l'on médite, (...) le milieu des gens de lettres, le grave bureau à dossiers, téléphone et fétiches, connais pas. (...) Le matériel? Un papier de cantine entraînant le Bic entraînant les doigts entraînant les mots. 103

Est-ce qu'elle aurait pu écrire dans des conditions différentes? On dirait que non, car Albe, lorsqu'elle est logée chez sa mère au couvent et ensuite chez elle dans les Cévennes, a du mal à achever l'oeuvre commencée en prison. Là, l'atmosphère de contrainte, le passage lent et inexorable du temps, l'impossibilité d'agir l'accablaient, mais en même temps déclenchaient chez elle une crise aiguë:

"C'est bien toujours la même chose: quelque chose à neutraliser, quelque chose à franchir ..." dit-elle. 104

En écrivant, elle trouve son équilibre et parvient à se maîtriser soi-même, de même que la situation dans laquelle elle se trouve.

Le devoir d'écrire pour soi s'impose d'une façon très nette en prison. Ce sont, en partie, des raisons toutes personnelles qui expliquent cette nécessité d'écrire: "(...) un livre quand il est réussi, est (...) une oeuvre de récupération, un sursis sur le gaspillage," nous dit Madame Sarrazin.¹⁰⁵ Malgré l'apparente futilité de sa vie, elle cherche à découvrir la vérité profonde que cette vie affreuse recèle. Autrement dit, c'est par son oeuvre qu'elle donne un

¹⁰³Sarrazin, La Traversière, pp.20-21.

¹⁰⁴Ibid., p.23.

¹⁰⁵Sarrazin, Lettres et Poèmes, p.92.

sens à son existence:

"Je n'avais que mon Bic pour me sortir de la merde et du désespoir; avec lui, je distillais le mauvais, pour n'en conserver que le vrai," dit Anick dans La Cavale. 106

Le monde de sa création devient pour ainsi dire, la seule réalité valable. "La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue, c'est la littérature," a dit Proust.¹⁰⁷ C'est avec son oeuvre qu'Albertine Sarrazin fabrique son existence et, en plus, s'assure de son immortalité: "(...) au-delà de mes disgraces et de ma mort, je me remodèle et me survis..." dit Albe.¹⁰⁸

La nécessité d'écrire est une chose qu'Albertine Sarrazin ne peut fuir car elle est l'esclave de son imagination:

"Dans ma prison personnelle il est plus de librairies et de bibliothèques que de cellules, (...) ma prison à moi se mesure ni en lieues ni en années, mais en feuillets et volumes," nous dit l'héroïne de La Traversière. 109

L'acte d'écrire exige une énorme concentration de ses forces, mais comme il lui faut écrire, elle ne peut s'évader de cette "prison". Cette nécessité se double du devoir de faire un livre. Elle se rend compte que ce n'est plus le moment d'écrire uniquement pour soi. D'abord il lui faut devenir écrivain pour vivre comme un écrivain, c'est-à-dire se forger une vie stable sans casse et sans prison autre que littéraire.

¹⁰⁶Sarrazin, La Cavale, p.499.

¹⁰⁷Marcel Proust, Le Temps Retrouvé (Paris: Bibliothèque de la Pléiade, 1966), p.895.

¹⁰⁸Sarrazin, La Traversière, p.304.

¹⁰⁹Ibid., p.220.

Et ainsi la gloire littéraire, la renommée et le succès l'attirent de plus en plus:

"Me voir imprimée c'est le rêve de ma vie (...) je publierais pour rien, pour passer dans une rue déserte, une nuit d'hiver et découvrir soudain, entre les néons d'une vitrine, les trois syllabes de mon nom," dit Albe.¹¹⁰

Fière, sûre de ses talents, elle sait qu'elle aura du succès et que l'on reconnaîtra un jour l'importance de son oeuvre:

"(...) lorsque j'aurai mis ça [son livre] au propre ce sera le document du siècle, le livre qui me donnera ma revanche sur l'ombre et que se disputeront les éditeurs du monde entier. Je serai imprimée aussi sûr qu'aujourd'hui je suis interdite ..." dit-elle.¹¹¹

Cependant, le succès littéraire n'arrive pas tout de suite.

Il faut trouver un éditeur et ceci, nous dira Madame Sarrazin, n'est pas facile. Dans La Traversière, elle nous raconte avec beaucoup de verve ses débuts comme écrivain. "Le tableau qu'elle donne des maisons d'éditions, de celle qui l'a acceptée comme de celles qui l'ont refusée, est admirable de drôlerie," nous dit Monsieur Brochier.¹¹² La maison Madrigall, avant d'accepter une oeuvre, envoie à l'auteur un questionnaire à remplir:

"Nom, prénom, adresse, pseudonyme, situation de famille, études, voyages, métiers, et à quelles revues j'ai collaboré et quels sont mes projets littéraires, et si j'ai eu des pièces de théâtre jouées, et avec quels critiques et courriéristes j'entretiens des relations amicales! Pourquoi pas la liste de mes amants, pourquoi pas mon casier judiciaire, pourquoi pas mon tour de poitrine!" dit Albe.¹¹³

¹¹⁰ Ibid., p.202.

¹¹¹ Ibid., p.22.

¹¹² Brochier, op. cit., p.45.

¹¹³ Sarrazin, La Traversière, pp.305-306.

Le surlendemain, elle reçoit une enveloppe avec l'en-tête des éditions Pauvert ..., c'est leur catalogue. Déçue, elle est prête à jeter l'enveloppe dans la cheminée quand

"machinalement," dit-elle, "(...) j'explore une seconde fois, l'enveloppe et, soudain, mes doigts, puis mes yeux, entrent en contact avec le bruisant miracle: la lettre que je lis en rêve depuis que je connais mon alphabet (...) la lettre qui m'adopte, qui m'enfante, qui me libère." 114

C'est ainsi que sa quête d'un éditeur s'achève et nous, les lecteurs d'Albertine Sarrazin, nous partageons l'impression de l'auteur qui proclame: "j'ai aujourd'hui l'impression d'aller vers une happy end de cinéma ..."115. Malheureusement le mot "fin" nous interdit de connaître d'autres romans d'Albertine Sarrazin car celle-ci est morte une année après la publication de La Traversière.

Chez Albertine Sarrazin, l'acte d'écrire était la recherche rigoureuse d'une vérité vivante. On ne peut donc pas deviner ce que notre auteur serait devenu car, libérée de sa prison, l'ancienne détenue aurait peut-être revêtu une nouvelle identité. "Albertine a été de ces écrivains qui pratiquent l'autobiographie pour tuer leur autobiographie," nous explique Josane Duranteau. "Parce qu'on en a fini avec ce qu'on a su bien dire. Et elle avait assez bien su dire les prisons pour en avoir fini avec les prisons."116 Notre étude de ce que la littérature signifiait pour Albertine

114 Ibid., p.308.

115 Ibid., p.309.

116 Duranteau, op. cit., p.169.

Sarrazin reste donc inachevée. Nous avons regardé son journal d'enfance où, à l'âge de quatorze ans, elle exprime le désir d'être écrivain. Et à dix-huit ans, dans sa prison de Fresnes, elle note: "Quoi te coûterait le plus? Réponse: ne plus jamais écrire une ligne." ¹¹⁷ Les événements de sa vie ont été tels que la nécessité d'écrire est devenue un moyen de compenser tous les malheurs, tous les échecs qu'elle a connus. Elle avait envie de fixer dans un livre le meilleur et le pire de son existence agitée:

"Quel malheur, quelle sensation de manque, à l'idée de tout ce que j'ai réçu de rare, de bondissant, de rocambolesque et de douloureux aussi; et que je garde, que je serai obligée de garder secret en moi, toujours. Lourd et en même temps bienfaisant, comme un riche festin ... Après le rêve de quinze ans ('célèbre par tous les moyens') j'ai paradoxalement viré dans des spécialités où l'excellence et la réussite s'accompagnent obligatoirement de l'anonymat," observe-t-elle. ¹¹⁸

Mais une fois qu'elle décide d'écrire, elle est convaincue que "la gloire, les bravos et les affiches" ¹¹⁹ l'accueilleront. Condamnée, isolée, séparée de l'être qu'elle aime, tant qu'elle écrit et parce qu'elle écrit, Albertine Sarrazin communique avec le monde entier. Et ainsi ce n'est que par l'art qu'elle rompt le rythme infernal, qu'elle sort du cercle clos fait de silence et d'indifférence dans lequel la société l'avait enfermée.

¹¹⁷Sarrazin, Journal 1959, p.41.

¹¹⁸Ibid., p.42.

¹¹⁹Duranteau, op. cit., p.40.

CONCLUSION

L'oeuvre romanesque d'Albertine Sarrazin forme un seul livre dont le thème principal est celui de la prison. L'attitude du protagoniste envers cette institution reste ambivalente. Nous avons vu que la prison est un milieu dépeint en des termes négatifs et dont la solitude, l'impossibilité de toute amitié comme de tout amour sont les aspects fondamentaux. Mais la prison est aussi le milieu où s'épanouit l'esprit créateur de notre héroïne A... et donc, en fin de compte, la prison a une vertu positive. En parlant de son existence emmurée, Albertine Sarrazin nous dit:

(...) je suis un peu engourdie à l'écart de la vie, en cette vie artificielle. Vie étrangère, qui pourrait être insipide si elle n'était catalyse et voie. ¹

Et on pense à la phrase célèbre de Saint-Exupéry: "L'homme se découvre quand il se mesure avec l'obstacle."² Ainsi on peut dire que la prison et la vie de contrainte ont permis à A... de se définir et de s'affirmer en tant qu'écrivain.

Dans La Cavale, Albertine Sarrazin nous décrit avec objectivité et avec un réalisme tantôt agressif, tantôt poétique, les institutions pénales, le fonctionnement du système pénitentiaire et la vie quotidienne des détenues. Ce roman souffre de certaines longueurs, de répétitions et

¹Sarrazin, Journal 1959, pp.112-113.

²A. de Saint-Exupéry, Terre Des Hommes (Paris: Editions Gallimard, 1966), p.7.

d'un manque de variété dans la présentation des personnages secondaires. Mais ces quelques faiblesses, voulues ou non, nous font mieux comprendre la lenteur fade et monotone de la vie carcérale. En général, l'authenticité de ce témoignage compréhensif et la haute qualité de l'écriture rendent cette analyse vivante et surtout, intéressante.

Dans L'Astragale et La Traversière, Madame Sarrazin démontre que l'univers qui attend une ex-prisonnière n'est pas très différent de celui de la prison. La solitude, l'incompréhension, le manque de communication sont donc des problèmes irréductibles qui accompagneront A... partout et pendant toute sa vie. Soulignons que chez Albertine Sarrazin, les expériences d'A... ont des résonances métaphysiques mais qu'elles sont particulières à elle seule, et non pas représentatives de l'homme. Ainsi la prison n'est point une métaphore dont se sert l'auteur pour décrire la condition humaine car, comme nous prévient Madame Sarrazin,

Personne (...) ne saurait se retrouver dans mes livres, (...) autant de choses, je pense, exceptionnelles, pour ne pas dire uniques. ³

En essayant de surmonter les obstacles qu'elle rencontre, A... découvre que ni le travail, ni l'amitié ne peut combler la lacune. Par contre, l'amour de Julien et la passion de la littérature sont les seuls moyens efficaces pour combattre l'asservissement de son être.

Comment évaluer la place occupée par Madame Sarrazin parmi les écrivains du vingtième siècle? Jean-Jacques Brochier

³Sarrazin, Lettres et Poèmes, p.80.

explique très bien pourquoi il est difficile de faire entrer Albertine Sarrazin dans un mouvement littéraire quelconque quand il dit:

Il est possible que, dans dix ou vingt ans, on comprenne la vraie place d'Albertine Sarrazin dans la littérature du XX^e siècle. Ni du côté de chez Proust, ni du côté de chez Céline--bien qu'elle participe des deux (...). Elle raconte des histoires, ce qui est aujourd'hui assez mal vu, et c'est parce qu'elle raconte des histoires qu'elle crée des livres.⁴

Les sujets de ces histoires font penser à d'autres écrivains qui ont traité eux aussi, des expériences semblables à celles qui ont inspiré Madame Sarrazin. Voici ce que nous en dit Monsieur Kanters:

Nous passons notre temps à établir ou à nier des parentés plus ou moins naturelles. (...) Madame Albertine Sarrazin n'est pas M. Jean Genet, ni d'Oscar Wilde du De Profundis. Peut-être parce que ces deux-là promènent aussi leur prison avec eux, parce que la forme même de leurs amours les enferme dans un cachot de réprobation. Plus encore, parce que du fond de leurs abîmes ils poussent d'autres cris qui mettent en cause jusqu'à la justice qu'on prête à Dieu, parce que les images et les imprécations de Genet créent un autre monde dès cette terre: parce qu'ils sont poètes enfin. Madame Sarrazin écrit avec sa souffrance. Monsieur Genet écrit avec du soufre.⁵

On ne peut pas donc comparer Albertine Sarrazin à Jean Genet; les deux ont connu la prison mais leur vision de la réalité est totalement différente. Le grand lyrisme, le vertige hallucinatoire de Genet sont absents de l'oeuvre romanesque d'Albertine Sarrazin. En parlant de sa révolte, Albertine Sarrazin nous dit: "(...) j'ai été un Rimbaud vraiment bien anémique, (...)."⁶

⁴J.-J. Brochier, op. cit., p.5.

⁵R. Kanters, op. cit., p.5.

⁶Sarrazin, Journal 1959, p.85.

A notre avis, Albertine Sarrazin n'est pas un écrivain de premier ordre. Dans son oeuvre romanesque, elle ne parle que d'elle-même et maintes fois elle précise que ses expériences sont uniques. Admettons que ce qu'elle nous raconte est d'un grand intérêt, mais non pas d'une portée universelle. Après la lecture de ses trois romans, nous comprenons mieux Albertine Sarrazin, mais son oeuvre n'enrichit pas notre connaissance de l'homme. L'univers d'Albertine Sarrazin est trop restreint et sa mort prématurée, quoi qu'elle suscite des conjectures de notre part est arrivée trop tôt pour nous faire pleurer un génie disparu. Elle serait peut-être devenue un écrivain plus profond, plus varié car on sait qu'elle avait du talent, mais il est aussi possible que, une fois le succès venu, son jeune élan se fût évanoui, tel un feu d'artifice le 14 juillet.

BIBLIOGRAPHIE (SELECTIVE)

I. Oeuvres d'Albertine Sarrazin

- Sarrazin, Albertine. L'Astragale. Paris: Jean-Jacques Pauvert, 1965.
- Sarrazin, Albertine. La Cavale. Paris: Jean-Jacques Pauvert, 1965.
- Sarrazin, Albertine. La Traversière. Paris: Jean-Jacques Pauvert, 1966.
- Sarrazin, Albertine. Lettres et Poèmes. Paris: Jean-Jacques Pauvert, 1967.
- Sarrazin, Albertine. Journal de Prison 1959. Préface de Josane Duranteau. Paris: Editions Sarrazin, 1972.

II. Ouvrages Consacrés à Albertine Sarrazin

- Duranteau, Josane. Albertine Sarrazin. Paris: Editions Sarrazin, 1971.

III. Articles Consacrés à Albertine Sarrazin

- A., Y. "Indomptable, rebelle et tendre!" Le Canard Enchaîné, no.2350 (3 novembre, 1965), 6.
- Albérès, R.-M. "Exposition Féline." Les Nouvelles Littéraires, no.2055 (19 janvier 1967), 5.
- Barjon, Louis. "Le Cheval d'Herbeleau, L'Astragale et La Cavale." Etudes, (avril 1966), 502-510.
- Brochier, Jean-Jacques. "Oeuvres Complètes d'Albertine Sarrazin." Magazine Littéraire, no.17 (avril 1968), 45-46.
- Chalon, Jean. "Albertine Sarrazin Ecrit Pour Rester En Liberté." Le Figaro Littéraire, no.1076 (1er décembre 1966), 13.
- D., J. "La Traversière." Le Figaro Littéraire (17-23 juillet 1966), 16.

- "En Deux Mots." Le Monde, no.6576 (5 mars 1966), 12.
- "Fidelities." The Times Literary Supplement, no.3450 (April 11, 1968), 365.
- Freustié, Jean. "Albe, Je l'aime." Le Nouvel Observateur, no.113 (11-17 janvier 1967), 34.
- Kanters, Robert. "Albertine ou l'Art de La Femme." Le Figaro Littéraire, no. 1021 (11 novembre 1965), 5.
- Kanters, Robert. "Trois Femmes." Le Figaro Littéraire, no. 1078 (15 décembre 1966), 5.
- Kaupp, Katia D. "A Female Genet?" Atlas, X, no.6 (December 1965), 368-370.
- "On the Run." The Times Literary Supplement, no.3336 (February 3, 1966), 87.
- Piatier, Jacqueline. "Deux Ans Après Son Premier Roman A.S. Est Morte. De La Prison à La Gloire Littéraire." Le Monde, no.6996 (12 juillet 1967), 11.
- Piatier, Jacqueline. "Telle qu'en elle-même: La Traversière d'Albertine Sarrazin." Le Monde, no.6844 (13 janvier 1967), 15.
- Rambures, Jean-Louis de. "Six Candidats Pour Les Prix." Réalités, no.238 (novembre 1965), 135ff.
- Régent, Roger. "L'Astragale." La Revue Des Deux Mondes, (1er janvier 1969), 189-190.
- "Side-Track." The Times Literary Supplement, no.3385 (January 12, 1967), 21.
- Temple, J.F. "Quatre Jurys Pour Albertine Sarrazin." Les Nouvelles Littéraires, no.2009 (3 mars 1966), 11.
- Villelaur, Anne. "Une si longue attente." Les Lettres Françaises, (12 janvier 1967), 6.